

## LE PREMIER GROUPE DE LA NRF ET PÉGUY

par

JEAN BASTAIRE

AUGUSTE ANGLÈS

Sur ce sujet, la parole est à Jean Bastaire. Il a divisé son exposé en sections : à la fin de chacune d'elles, nous pourrions engager avec lui la conversation sur les points qui nous seraient obscurs ou à propos desquels nous aurions des critiques à lui faire.

JEAN BASTAIRE

En effet, ce que je vais m'efforcer de vous présenter, c'est plutôt un dossier qu'un véritable exposé et j'ai pensé que le plus simple serait de l'articuler de la manière suivante : dans un premier temps je vais esquisser la question des rapports de Péguy et des *Cahiers de la Quinzaine* avec *La Nouvelle Revue Française* ; dans un second temps, les relations de Péguy avec Gide, avec Drouin, avec Schlumberger, avec Ghéon, avec Copeau et avec Rivière. Ce sera une façon pratique de classer dans chacune de ces rubriques un certain nombre de textes peu connus et de lettres inédites, que je peux communiquer aujourd'hui.

On oublie souvent que Péguy a été le responsable d'une publication périodique : les *Cahiers de la Quinzaine*. Je ne fais pas l'historique des *Cahiers*, ce n'est pas notre sujet, mais enfin, de son vivant, Péguy offrait aux yeux d'une petite fraction de l'opinion, plutôt que la figure d'un écrivain, celle d'un gérant — il s'appelait lui-même le *gérant* des *Cahiers de la Quinzaine* — et d'un éditeur, car en fait, sous cette rubrique, ont paru autant d'ouvrages, romanesques ou autres, que de recueils d'articles. Ce n'est qu'à propos du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* et dans les dernières années de sa vie que la situation a commencé à changer. Aussi n'est-il pas indifférent de voir brièvement cette question des rapports entre deux périodiques en somme concurrents, ne serait-ce que parce qu'ils ont eu des collaborateurs communs, par exemple

André Suarès. Je ne dirai pas que c'est Péguy qui a découvert Suarès, mais c'est lui qui l'a lancé sur le marché. Suarès avait publié, à compte d'auteur, déjà quelques ouvrages vers la fin du siècle dernier, mais par l'intermédiaire de Romain Rolland c'est Péguy qui l'a vraiment fait connaître, avant qu'il ne publie simultanément à *La NRF*. C'est aussi Péguy qui a édité le premier livre de Pierre Hamp qui, s'étant ensuite brouillé avec lui, est passé à *La NRF* et a été édité par le «comptoir d'édition». Schlumberger lui-même — je ne sais pas si c'était son premier ouvrage, mais un des tout premiers — a été édité par Péguy en 1906. Je vais y revenir tout à l'heure.

On peut en effet se demander comment se regardaient ces deux entreprises concurrentes sur le marché. Plusieurs choses doivent être soulignées — et là je fais peut-être une plaidoirie, nous verrons ensuite ce que l'on pourra m'opposer. Je ne nie pas, loin de là, qu'il y ait de profondes et capitales différences entre les *Cahiers de la Quinzaine* et *La Nouvelle Revue Française*, mais je suis tenté de voir aussi des parentés, ce qui expliquerait d'ailleurs une certaine acrimonie de Péguy, dans la mesure où les deux publications cheminaient sur un certain nombre de sentiers communs, ce qui pouvait créer des frictions. On a souvent l'habitude, parce qu'on ne lit que les œuvres de Péguy — et je dois dire que la collection des *Cahiers de la Quinzaine* n'est pas facile à dénicher —, de remarquer : «Après tout, Péguy lui-même et ses *Cahiers*, c'était foncièrement français, cela n'était que français. Péguy, ses camarades, son équipe, étaient des gens sans doute très généreux, mais qui ignoraient sereinement l'Europe et le monde.» Il leur aurait en somme manqué une dimension culturelle internationale. Cela n'est pas vrai. Il suffit de consulter le catalogue des *Cahiers de la Quinzaine* du début jusqu'à la fin pour s'apercevoir que Péguy a publié des ouvrages sur des auteurs étrangers. On relève ainsi un essai sur Swift par une agrégée d'anglais, Henriette Cordelet ; il y a les trois études de Suarès sur Tolstoï, Ibsen et Dostoïevski ; il y a le court essai de Daniel Halévy sur Nietzsche et, par ailleurs, la traduction des sonnets de Shakespeare par Charles-Marie Garnier... Si Péguy a accueilli ces textes et d'autres, c'est qu'il ne se contentait pas de la culture française ou gréco-latine. On le verra plus abondamment pour *La NRF*, mais cette ouverture vers les littératures étrangères a existé aux *Cahiers de la Quinzaine*. Ce qui est non moins vrai — mais là je crois qu'on chemine dans la même direction que *La NRF* —, c'est que, bien sûr, les *Cahiers* se voulaient de culture française, pour défendre la culture française. Ce n'était pas là un motif de friction, mais plutôt d'émulation avec *La NRF*.

Un point qui n'est peut-être pas évident, mais qui me semble important (et là je m'appuie sur ce qu'Auguste Anglès disait hier), où je vois une troisième convergence entre les deux publications, c'est l'attitude de Péguy — et de

quelques-uns de ses amis, mais je prends mes références dans son œuvre même — en faveur d'un classicisme qui s'opposait sans doute au romantisme échelonné, mais aussi au classicisme de *L'Action française*. Un classicisme qui admettait fort bien que des écrivains catalogués «romantiques» pussent être des classiques. Certains d'entre vous connaissent sûrement la manière dont Péguy considérait Hugo (il y aurait une thèse admirable à faire sur Péguy et Hugo), — eh bien ! dans Hugo, Péguy disait : «Il y a un grand classique... *Booz endormi* : ça, c'est d'un grand classique !» Mais évidemment le Hugo d'*Angelo tyran de Padoue*, de *Lucrèce Borgia*... était pour Péguy la pire des choses, c'était «le romantisme». Qu'était donc pour Péguy le romantisme ? C'était *l'insincérité*, pas sur le plan moral, mais sur le plan de l'art, de la poésie. Définition, je crois, qui pourrait être gidienne. Péguy était donc pour le classicisme, mais l'idée qu'il s'en faisait n'avait rien d'étroit, de provincial, elle n'était nullement attachée au classicisme du XVII<sup>e</sup> siècle, à Boileau, puisque pour lui un grand écrivain classique, qu'il opposait aux romantiques, c'était par exemple Sophocle. Euripide, pour lui, était romantique ; Corneille, bien sûr, poète classique ; Racine, certes, encore qu'il lui préférât Corneille. Michelet était un auteur classique, non au sens où on l'apprenait en classe, mais au sens où il entraînait dans une espèce d'équilibre de type classique. Sur ce plan-là aussi, me semble-t-il, il y avait une parenté avec ce que pensait *La NRF*. Une dernière parenté, qui s'appuie sur le titre même de *La Nouvelle Revue Française*, c'est qu'on était — d'une façon peut-être plus accentuée chez Péguy — patriote dans les deux revues. Mais le patriotisme de Péguy, comme celui de *La NRF*, contrairement à ce que l'on croit parfois, n'avait rien à voir avec le maurrassisme, avec le nationalisme de droite. C'était un nationalisme de gauche, comme dit mon ami Éric Cahm dans son *Péguy et le nationalisme français (Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1972)*.

Je noterai encore, pour en finir avec cette rubrique, que Péguy lisait régulièrement *La NRF*. Que lisait Péguy ? se demande-t-on parfois... Est-ce qu'il a lu grand'chose ? Une fois qu'il eut fini ses humanités ou, du moins, qu'il fut sorti de Normale Supérieure, est-ce qu'il a lu autre chose que ses *Cahiers*, dont il corrigeait les épreuves ? Il lisait en tout cas ces trois revues auxquelles il était abonné : la *Revue de Métaphysique et de Morale*, *La Grande Revue* et *La Nouvelle Revue Française*. Vous savez certes par expérience qu'on ne lit jamais intégralement une revue à laquelle on est abonné, on ne peut donc pas être sûr que Péguy ait lu telle ou telle notule ; mais nous avons d'assez nombreuses preuves, dans sa correspondance, qu'il lisait tel article de Gide, ou telle pièce de Claudel, ou tel essai de Suarès, etc... Échange de bons procédés : Péguy était abonné à *La NRF* comme presque tous les animateurs de *La NRF* l'étaient aux *Cahiers de la Quinzaine*.

Pour terminer cette première rubrique, on peut se demander quelle place *La NRF* a ménagée à Péguy. Est-ce que des œuvres de Péguy y sont commentées, publiées ? Je crois que le premier article paru a été celui de Michel Arnauld (*alias* Marcel Drouin), «*Les Cahiers de Charles Péguy*», publié dans le numéro du 1<sup>er</sup> novembre 1909. J'y reviendrai, parce que c'est une chose extrêmement importante à bien des égards. Deuxième article, non moins important et fondamental : celui de Gide sur le *Mystère de la Charité*, paru sous la forme d'un «*Journal sans date*» dans le numéro du 1<sup>er</sup> mars 1910. Ensuite, troisième article plus bref, moins important mais intéressant tout de même, de Michel Arnauld sur *Notre jeunesse* : c'était un compte rendu critique, une «*note*», dans le numéro du 1<sup>er</sup> septembre 1910. Je ferai remarquer que, de même que pour le *Mystère de la Charité*, la «*note*» suivait immédiatement la parution du volume. C'est important, parce que, lorsque l'on rend compte d'un bouquin six mois ou un an après, cela veut dire qu'on a fini par «*consentir*»... Pour *Notre jeunesse*, ce fut immédiat. Presque aussi immédiat, à deux mois d'intervalle, quatrième texte : une «*note*» d'Henri Ghéon, cette fois sur *Victor-Marie, comte Hugo*, le 1<sup>er</sup> décembre 1910. En 1911, rien sur Péguy, en particulier aucun compte rendu d'*Un nouveau théologien : Monsieur Laudet*, avec sa féroce satire de *La Revue hebdomadaire*, et rien sur *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* — ce qui est plus étonnant encore. En 1912, on trouve un article sur *Le Mystère des Saints Innocents*, par Jacques Rivière, dans le numéro du 1<sup>er</sup> juin 1912. Le 1<sup>er</sup> août 1913, un nouveau commentaire de Ghéon, cette fois sur *La Tapisserie de Notre-Dame*, qui contenait la fameuse *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*. C'est tout, comme études sur Péguy ou certaines de ses œuvres. Il est intéressant de relever l'absence de commentaires sur *L'Argent* et *L'Argent suite* : ce sont des textes violemment politiques, et l'on peut penser que *La NRF* ne voulait pas se mêler de ces choses-là. Mais surtout, et là Péguy a dû le digérer difficilement, rien sur *Ève*, ou plutôt une mention lapidaire : «*Cahiers de la Quinzaine : Ève*» — une annonce, sans plus. C'était gentil, mais peu satisfaisant.

Vous disiez, Anglès, que Copeau se signalait par la multitude des projets qu'il formait et qu'il abandonnait, parce qu'il avait beaucoup d'imagination et des capacités de travail, comme nous tous, plus réduites. Il a fait miroiter un article sur *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, puis une étude plus ample sur Péguy, qu'il n'a jamais écrits. Peut-être n'en avait-il pas envie, ou bien tout simplement a-t-il été débordé, n'a-t-il pas eu le temps, ce que je serais plus tenté de croire, parce que, nous le verrons, le ton de leur correspondance est très affectueux, et je ne crois pas que Copeau était un menteur, un homme qui «*se défilait*». Toujours est-il que c'est Copeau qui aurait dû faire, après Drouin, un grand article. Mais après Drouin, il n'y a rien eu de tel, et cela aus-

si Péguy l'a peut-être ressenti sans plaisir.

Il aurait dû aussi paraître des textes de Péguy dans *La NRF*. Ce que les péguystes ne savent pas assez — et moi-même j'ai précisé mes idées là-dessus en préparant mes dossiers pour aujourd'hui —, c'est que *La NRF* a fait des efforts très louables pour publier du Péguy. Je crois qu'elle a donné en 1911 une page ou deux extraites des *Œuvres choisies*. A ma connaissance, jusqu'en août 1914, ce sont les seuls morceaux de Péguy qui aient paru dans *La NRF*. Ce n'était pas une pré-publication, car Péguy avait fait paraître son volume d'*Œuvres choisies* en avril 1911, et je crois que c'est dans le mois ou les deux mois qui ont suivi qu'ont été détachées — et je dirais presque à titre publicitaire — les pages en question.

A trois reprises, *La NRF* a sollicité Péguy: J'en ai vu la première mention dans une lettre de Copeau du 17 mars 1910, juste après la parution du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Copeau est enthousiaste (comme presque tous les animateurs de *La NRF*, à commencer par Gide), et il demande à Péguy un important fragment du second volume de la *Jeanne d'Arc* — second volume destiné à devenir *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* qui n'a paru qu'en octobre 1911, c'est-à-dire dix-neuf mois plus tard.

Périodiquement, Copeau, et Schlumberger aussi, je crois, ont relancé Péguy dans d'autres lettres que je ne connais pas, en lui demandant des extraits de ce second volume. On aboutit à un billet de Péguy à Schlumberger, écrit le 9 août 1911, à la veille de la parution du *Porche* et publié dans les *Feuillets 70* de *L'Amitié Charles Péguy* :

*Je ne pourrai malheureusement pas vous donner de la deuxième Jeanne d'Arc. Je suis assailli depuis quelques mois par une telle cabale qu'il faut que ce Mystère sorte brusquement et entier d'un seul coup. Vous savez que j'en suis aussi peiné que vous. J'aurais mieux aimé travailler et publier dans la paix, mais on n'est pas le maître de ses ennemis.*

Il souhaitait donc frapper un grand coup et il ne voulait pas une parution fractionnée dans *La NRF*, qui s'est inclinée. En ce cas, c'est lui qui, pour des raisons valables, sans doute (il ne semble pas avoir provoqué de l'acrimonie), a refusé une avance tout à fait sympathique. Première occasion manquée.

Deuxième occasion : là, c'est un peu plus grave, et cela recoupe l'histoire de l'incident Variot. C'est l'histoire de la publication de ce qui portera pour titre, après la mort de Péguy : *Clio*. Il y avait donc eu cet incident au cours duquel Gide et ses amis avaient supposé que Péguy était derrière Variot. On s'était expliqué par l'intermédiaire de Copeau et, pour sceller la réconciliation, *La NRF* avait sans doute fait de nouvelles avances pour demander un texte qu'elle aurait publié intégralement. Péguy propose *Clio*, qu'il avait en-

trepris en 1910 et qu'il était en train d'achever en 1912. Comme cela menaçait d'être long, *La NRF* donne son accord pour publier l'ensemble en quatre livraisons. Péguy est satisfait, il y a un échange de lettres entre Copeau et lui, en mai et juin 1912, et on en arrive à la question d'argent (voir les lettres publiées dans *La NRF* d'avril 1973, petit dossier Péguy, avec quelques lettres de Copeau à celui-ci). *La NRF* offre cent francs par livraison, soit au total 400 francs-or. Péguy refuse, trouvant que ce n'est pas assez. Il faut noter que, si lui et sa famille n'ont jamais vécu dans une misère dramatique, ils ont toujours été pauvres et qu'il n'a cessé, toute sa vie, de «tirer le diable par la queue», de «tirer les sonnettes» aussi, et de chercher à gratter de l'argent partout, non par avarice et encore moins par cupidité, mais parce qu'il en avait vraiment besoin pour faire vivre sa famille. Cela dit, on peut quand même penser qu'il y avait là un gros effort de la part de *La NRF* : elle acceptait de publier un texte entier de lui pour sceller une réconciliation, il aurait pu faire «contre mauvaise fortune bon cœur», encaisser les quatre cents francs et laisser publier. Mais voilà que je tombe sur un extrait du *Journal* de Romain Rolland, daté de février 1913 et publié dans la préface à la correspondance Péguy-Romain Rolland (*Une amitié française*, Albin Michel, 1955, p. 167). Romain Rolland raconte qu'il vient de voir Péguy, qui lui a semblé très abattu. *La Tapisserie de sainte Geneviève* n'a eu aucun succès, il a aussi des difficultés sur le plan de ses affaires domestiques, et au sujet de *La NRF* il est furieux, car elle a offert mille francs pour *La Fête arabe* des Tharaud, qui n'est qu'une petite chose. Lisant cela, j'ai compris les raisons pour lesquelles il avait refusé quatre cents francs. Il avait besoin d'argent et six cents francs de différence, cela comptait. Mais je crois qu'entraînait aussi en jeu une question de fierté, d'autant que les Tharaud étaient de ses amis et que, de plus, ils avaient beaucoup de succès. Je pense que ces deux raisons, argent et fierté, ont joué, et c'est ce qui explique son refus. Pourquoi *La NRF* n'a-t-elle pas offert plus ? C'était la loi du marché, probablement. Un texte des Tharaud se payait cher, tandis qu'un texte de Péguy ne valait pas grand'chose. Je ne prétends pas que les gens de *La NRF* voulaient l'affamer, mais il fallait qu'ils bouclent leur budget, eux aussi. Pour les uns et pour les autres, il y avait des raisons tenant à l'économie. Deuxième occasion manquée, donc, et c'est fort dommage pour Péguy, pour *La NRF* également, car ce texte n'a pas paru du vivant de Péguy. Pourquoi ne l'a-t-il pas repris dans les *Cahiers de la Quinzaine* ? Je ne le sais pas. C'est le texte publié quelques années après sa mort, sous le titre de *Clio*.

Troisième et dernière occasion manquée : là, je crois que personne n'y est pour rien, si ce n'est la Providence, car c'est la guerre qui a empêché l'aboutissement du projet. Troisième tentative, au mois de mai 1914. Cette fois, c'est

Jacques Rivière qui s'emballe pour la *Note sur M. Bergson*, parue en avril 1914. Il écrit à Péguy une lettre enthousiaste et dont la conclusion peut être résumée ainsi : « Nous sommes tous à *La NRF* emballés par votre texte. Il paraît que vous en écrivez la suite. Pourriez-vous nous la confier ? » Eux et lui s'accordent sur la publication de sa prochaine œuvre, celle qu'il a appelée *Note conjointe sur M. Descartes*, qui est la suite de la *Note sur M. Bergson*. Il travaille dur pendant les deux ou trois mois qui précèdent la guerre ; il y a des échanges de lettres où il dit : « Je ne suis pas prêt », et où Rivière répond : « Alors on ne pourra plus vous "caser" dans le sommaire de juillet, ce sera pour le mois d'août. » Tout va très bien, tout va si bien qu'en somme — et malgré le caractère hasardeux de ces pronostics rétrospectifs —, si la guerre n'avait pas éclaté — d'autant qu'ils étaient aussi d'accord sur le prix —, on a toutes les raisons de supposer qu'il y aurait eu enfin un grand texte de Péguy dans *La NRF*. J'ajoute, quoique ce ne soit pas dans les limites de notre colloque, que ce texte a quand même paru, du moins partiellement, dans un des premiers numéros de la revue en 1919.

#### AUGUSTE ANGLÈS

Je suis tenté d'intervenir dès maintenant, bien que nous risquions d'empiéter sur ce que vous direz dans le détail. Mais enfin, tout de même, deux ou trois petites choses... D'abord, la question de savoir si les *Cahiers de la Quinzaine* et *La NRF* étaient concurrents. Oui et non, en ce sens que la formule était différente : *La NRF* s'inscrit, elle, dans la tradition des revues littéraires, tandis que Péguy a inauguré une formule originale, et qui a fait école. Il y a eu ensuite combien de *cahiers*, de collections de *cahiers* qui se sont multipliés dans les années 1920-1930 ? Cela dit, Jean Schlumberger m'a souvent répété que Péguy ne voyait pas d'un très bon œil la naissance d'une publication qui, sans être concurrente, risquait de toucher un public partiellement analogue au sien. Le public de *La NRF* était assez varié, peu nombreux ; j'aurais voulu l'étudier, mais la maison Gallimard actuelle n'a rien conservé comme archives de cette époque. D'après les allusions faites dans les correspondances à tel ou tel abonné, j'ai néanmoins vu qu'il y avait des milieux variés : des milieux officiels (c'est assez curieux), d'où venaient des abonnés comme Raymond Poincaré, Louis Barthou, Anna de Noailles, etc... ; mais aussi des gens qui étaient le public de Péguy, des instituteurs, des universitaires, etc... Par conséquent, d'après Schlumberger (je n'en ai trouvé aucune preuve), Péguy n'était pas tellement content, mais n'allons peut-être pas jusqu'au mot de « concurrence ». Les collaborateurs communs venaient de cette frange commune. Dans la psychologie des hommes de *La NRF*, il y a une zone « sociale », comme on disait à ce moment-là — ce que j'appelle le « côté Charles Gide » d'André Gide : la part de celui-ci qui s'intéressait aux questions sociales, qui s'émouvait des

injustices. Chez Ghéon, c'est pareil : il voulait écrire un drame qui se serait appelé *Les Pécheurs*, et il s'est documenté à Étretat auprès des patrons de châlutiers pour savoir combien ils payaient leurs mousses, et c'était naturellement très peu — et Ghéon, outre sa générosité sociale, avait d'autres raisons de prendre le parti des mousses... Schlumberger, avant que la vocation ou la tentation littéraire se soit éveillée en lui, avait d'abord été un assidu des universités populaires et de l'Union pour la Vérité, où il avait rencontré Pierre Hamp, qu'il a introduit ensuite à *La NRF*. Il y aurait un article à écrire sur les démêlés de Pierre Hamp avec *La NRF*... Il était à gauche, il était socialiste, c'est-à-dire, pour l'époque, très «rouge». Or *La NRF* se gardait comme du feu de toucher aux questions politiques. A un certain moment, il lui a proposé des contes, qui ont paru un peu trop marqués socialement ou «socialistiquement», tant et si bien qu'il a fulminé : «Je vais les porter à *L'Humanité* !» *La NRF* avait beau avoir un penchant «social», partager un collaborateur avec *L'Humanité* de Jaurès, c'était un peu trop, elle n'allait pas aussi loin que cela.

Les Tharaud, eux, depuis la publication de *La Maîtresse servante*, étaient devenus des auteurs pour grand public. C'est pourquoi on a mis exceptionnellement «le paquet», avec mille francs, mais c'est Copeau qui a insisté, car Schlumberger trouvait que c'était trop pour *La Fête arabe*, qui est moins un roman qu'un reportage romancé et qui n'occupait que deux livraisons. Mais *La NRF* tenait à afficher le nom des Tharaud, et elle se donnait l'illusion d'apporter un roman en une période où elle claironnait qu'elle allait révéler le roman de l'avenir, alors qu'en réalité elle ne le trouvait pas.

Quant à Schlumberger, il avait déjà publié un premier roman, *Le Mur de verre*, dont le titre est significatif. Qu'était-ce que ce mur transparent ? C'était, d'après son expérience de jeune marié, la paroi imperceptible qui fait que deux personnes se voient, mais qu'un rien les sépare. Cela, c'est tout Schlumberger, et on le retrouve dans ses écrits, cet invisible hiatus entre deux êtres, cette gêne, qui était dans sa nature, à établir la communication avec autrui. Ce *Mur de verre* avait été édité chez Ollendorff, il pouvait être rattaché à ce que l'on appelait le «roman d'analyse», cher à Paul Bourget. Cet «essai de psychologie contemporaine» avait eu une très bonne presse, et Schlumberger aurait pu continuer sur cette lancée, devenir un Paul Bourget, ou un Marcel Prévost, et entrer à l'Académie française. Mais *Heureux qui comme Ulysse*, qui est le premier volet de *L'Inquiète Paternité*, a été porté par lui à Péguy pour deux raisons. Une raison matérielle était que le volume était si mince qu'un éditeur ordinaire ne l'aurait pas publié : le seul précédent avait été un petit ouvrage d'Anna de Noailles — auteur ultra-connu —, que Fasquelle avait accepté malgré ses petites dimensions. Mais une raison plus profonde était qu'en passant d'un éditeur comme Ollendorff à un éditeur comme Péguy,

Schlumberger choisissait un certain côté. Il y eut ainsi un certain nombre de choix qui furent autant d'aiguillages, comme le numéro spécial en l'honneur de Charles-Louis Philippe : on choisissait la pauvreté, on choisissait l'intransigeance, on choisissait la pureté, on choisissait ce que l'on appelait dans la maison « l'authenticité », contre le succès voyant de la grande édition, etc... La publication aux *Cahiers* du second ouvrage de Schlumberger ne fut donc pas un choix indifférent, ni l'effet du hasard.

Vous êtes ensuite passé aux affinités, et vous avez mis le pied dans ce guépier : « classicisme, romantisme ». Je vous accorde que les *Cahiers* ont publié des textes sur des auteurs étrangers ou d'auteurs étrangers, mais je verrais cela selon un axe différent, et qui nous mène dans une zone différente de celle de *La NRF*. Je crois que Péguy ne publiait pas ces auteurs en tant qu'étrangers, mais en tant que grandes figures de l'histoire de l'esprit, comme il avait publié le *Beethoven* et le *Michel-Ange* de Romain Rolland. Cela se relie à une tradition très puissante au XIX<sup>e</sup> siècle, qui est ce que j'appelle le « plutarquisme de l'esprit ». Il y avait eu un plutarquisme de l'action pendant la Révolution française et sous Napoléon. Puis, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il y eut déplacement de l'accent dans ce culte des héros, et l'on voulut opposer au plutarquisme de l'action celui de l'esprit : à Épaminondas succédèrent Beethoven, Michel-Ange et autres. Romain Rolland et André Suarès, amis de jeunesse certes, mais si différents de tempéraments, se rencontrèrent pour cette « héroïcisation » des grands hommes de l'art et de l'intelligence. Cette tradition se prolongera jusqu'aux *Deux sources de la morale et de la religion* de Bergson, dont un chapitre s'intitule « L'Appel du Héros », et elle se fera encore entendre dans certains accents de De Gaulle. *La NRF*, au contraire, n'a pas voulu « héroïciser » l'esprit, mais en examiner les mécanismes.

En ce qui concerne l'attitude à l'égard du romantisme, je suis d'accord, en particulier s'agissant de Hugo. Gide avait bien lâché son fameux « Victor Hugo — hélas ! », mais on a tort d'y souligner toujours « hélas » et jamais « Victor Hugo ». Ghéon surtout a eu le courage, étant donné certaines zones du public de *La NRF*, étant aussi donné les tractations et les affinités qu'il y avait entre certaines tendances de *La NRF* et certaines tendances de la jeune droite, représentée par *La Nouvelle Revue Critique des Idées et des Livres* d'Henri Clouard ou par le tandem Agathon (Alfred de Tarde et Henri Massis), Ghéon a donc eu le courage de faire souvent l'éloge de Hugo ; nous y reviendrons probablement tout à l'heure, quand vous parlerez de ses relations avec Péguy.

Vous m'avez appris (c'est une question que je m'étais posée) que celui-ci lisait régulièrement *La NRF*. J'avoue que j'en doutais et que je l'imaginai ne lisant pas grand'chose. Mais était-il vraiment abonné ? Je pense qu'on lui faisait le service...

## JEAN BASTAIRE

Je possède plusieurs documents : d'une part, le témoignage de Marcel Péguy, dans son livre de 1941 (il s'agit de souvenirs sur son enfance et sur la vie quotidienne dans la maison des Pins, à Lozère). Il évoque une petite pièce du grenier où son père rangeait ce qu'il gardait. Marcel Péguy est formel, il dit : « Il gardait trois revues auxquelles il était abonné : la *Revue de métaphysique et de morale*, *La Grande Revue* et *La NRF*. » Évidemment, comme je l'ai signalé, on peut être abonné à une revue et ne pas la lire. Mais, en parcourant la correspondance de Péguy avec Gide, on trouve une appréciation flatteuse concernant un article de Gide sur Baudelaire (lettre du 11 novembre 1910) ; à Suarès, le 3 janvier 1912, Péguy parle aussi de « votre article sur Baudelaire » dans *La Grande Revue* (il donne d'ailleurs une opinion très brève). Pour Claudel, métant occupé du dossier Péguy-Claudel d'une manière assez approfondie, je m'étais posé la question de savoir ce que Péguy avait bien pu lire de Claudel : je me suis aperçu que tout ce dont il parle, c'est ce qui est paru dans *La NRF*. Je pense à un autre exemple qui concerne *La NRF* : un des amis d'Alain-Fournier et de Jacques Rivière, René Bichet, a publié plusieurs textes dans *La NRF*, et en particulier *Le Livre de l'Église*, dédié à Péguy : Fournier, dans sa correspondance avec Rivière, lui rend compte de l'opinion de Péguy sur ce texte. Là, me direz-vous, Péguy avait une raison personnelle de lire ce texte, puisqu'il lui était dédié ; mais je crois qu'il existe ainsi un certain nombre de témoignages qui prouvent qu'il lisait des textes dans *La NRF* d'une manière assez régulière.

## AUGUSTE ANGLÈS

Passons maintenant à la place que *La NRF* a accordée à Péguy. Du grand article de Michel Arnauld, du grand cri d'enthousiasme et de stupéfaction de Gide, nous parlerons tout à l'heure ; contentons-nous pour le moment des « notes ». Nous dirons à propos de Michel Arnauld l'histoire de la fin de *Notre jeunesse*. Sa « note » sur ce *Cahier* est venue après celle qui avait été consacrée à cette *Apologie pour notre passé*, de Daniel Halévy, qui a déclenché *Notre jeunesse*. Il faut savoir que *La NRF* attachait une importance très grande à ces « notes » de la partie critique, plus grande peut-être qu'aux articles du sommaire proprement dit. Celle de Jean Schlumberger sur l'étude de Halévy était prudente, mais elle ne reniait rien des convictions dreyfusardes de son auteur. Quand *Notre jeunesse* parut, le plus indiqué pour faire la « note » (qui fut placée en tête du n° 21, 1<sup>er</sup> septembre 1910) était Michel Arnauld, ancien camarade de Péguy et auteur de ce grand article déjà mentionné : elle rend hommage à Péguy, rappelle les attaches dreyfusardes de Michel Arnauld et de ses amis, mais en même temps elle marque certaines distances. Si bien que, lorsqu'il a fallu faire une « note » sur *Victor-Marie, comte Hugo*, on a préféré la

confier à Henri Ghéon. Pourquoi ? Parce que celui-ci était d'un nationalisme, disons : plus «cocorico» que les autres et que ses poèmes, très «pantalon garance», avaient beaucoup plu à Péguy ; parce que, de plus, il était un compagnon de marche de Péguy, puisqu'ils habitaient dans le voisinage l'un de l'autre : or, faire des marches avec Péguy créait un lien aussi sûr que d'être abonné aux *Cahiers*. Mais à nouveau cette «note», certes très chaleureuse, n'hésite pas à s'inscrire en faux contre le parti pris cornélien de Péguy.

Rien sur le *Laudet*, bien sûr, parce que c'était de la polémique et que *La NRF* en avait horreur : si l'on disait quelque chose sur le *Laudet*, dans quel sens le dire ? On ne pouvait pas rester neutre, donc mieux valait ne rien dire du tout. Mais les *Pages choisies* et *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu*, eux, ont été «honorés» (selon le mot de Gide) par des citations d'extraits, sous une rubrique intermittente de «Lectures», en 1911.

JEAN BASTAIRE

J'ai des lettres enthousiastes, notamment une lettre de Gide à Péguy, sur le *Porche*, ainsi qu'une lettre de Copeau.

AUGUSTE ANGLÈS

Vous avez eu l'air de minimiser, soit le fait d'être mentionné dans la «Revue des revues», soit le fait d'avoir une citation dans les «Lectures». Cette rubrique avait été inventée par Gide pour rendre hommage assez rapidement à des œuvres que l'on considérait comme importantes, sur lesquelles on ne savait pas encore qui parlerait et sur lesquelles aussi, peut-être, pour une raison ou pour une autre, on n'était pas décidé à s'exprimer complètement. Elle apparaît de temps en temps, en particulier à l'occasion d'œuvres de Francis Jammes, comme, entre autres, *Les Géorgiques chrétiennes*, et il me semble me rappeler que Gide dans une lettre écrivit : «Nous honorerons ainsi Jammes». Les hommes de *La NRF* ont donc pensé honorer Péguy en publiant un fragment des *Pages choisies*, mais sur lequel ont-ils jeté leur dévolu ? C'est un fragment sur les Humanités, l'enseignement, etc... Ils ne risquaient pas ainsi de se compromettre.

Des pages consacrées par Jacques Rivière au *Mystère des Saints Innocents* et par Henri Ghéon à *La Tapisserie de Notre-Dame*, nous parlerons lorsque vous en viendrez aux rapports de Péguy avec l'un et avec l'autre. Il est vrai qu'*Ève* n'obtint qu'une mention dans la «Revue des revues», mais les hommes de *La NRF* attachaient aussi de l'importance à cette rubrique, puisqu'ils eurent de grandes discussions pour savoir qui en serait responsable. Au début, tout le monde s'en mêlait, c'est-à-dire que chacun apportait ce que Gide appelait ses «découpures», avec les petits commentaires qu'elles pouvaient susciter. Puis on s'est dit qu'il faudrait qu'un seul s'en charge, ou du moins en as-

sure la supervision. On avait pensé un moment à Ghéon, mais on a trouvé qu'il était peut-être un peu trop explosif ; à un autre moment, on a introduit le jeune Alain-Fournier, mais il y a eu friction, parce que la «Revue des revues» n'était pas signée, même pas d'initiales, et qu'Alain-Fournier n'a pas accepté l'anonymat. *Ève* a donc été mentionnée dans la «Revue des revues», et même en «Memento», de même que *Paris Vaisseau de charge*, qui a cependant, lui, été cité, et quelques autres. Je n'irai pas naturellement jusqu'à prétendre que Péguy était ainsi «honoré», mais au moins l'attention était-elle ainsi attirée rapidement sur ses œuvres.

Nous en arrivons à vos trois occasions de sollicitations. En réalité, il y en eut plus de trois. On peut dire qu'il y avait sollicitation permanente de *La NRF* à l'égard de Péguy, toujours avec la crainte de déplaire. Naturellement, après le grand article de Michel Arnauld, on a pensé que c'était le moment de demander un texte. Les réponses de Péguy, d'après les échos que j'en ai trouvés dans les correspondances, c'était toujours : «Mais oui, mais oui, j'y pense, quand j'aurai quelque chose qui vous conviendra, je vous le donnerai...», et puis rien ne venait. Vous dites, à propos du *Porche* : sollicitation de Copeau, réponse de Péguy, puis perte dans les sables, parce que le *Laudet* était intervenu...

Deuxième histoire, celle de *Glio* venant après l'incident Variot, avec cette arrière-pensée qu'avait *La NRF* que, derrière Variot, il y avait eu Péguy — ce que rien ne prouve. Elle a cherché à renouer avec lui, et elle avait ceci de «japonais» qu'elle aimait recourir à des intermédiaires ; c'est très gidien, cette démarche coudée... Comment arriver à «approcher», comme on dit aujourd'hui, Péguy, sans avoir l'air de le solliciter et sans risquer une rebuffade ? Schlumberger s'est fait inviter à déjeuner chez Mme Favre et, comme par hasard, Péguy s'y trouvait aussi. On a parlé de choses et d'autres, et puis, lorsque Péguy a dit : «Je m'en vais, il faut que je retourne travailler», Schlumberger lui a proposé : «Eh bien ! je vais faire deux pas avec vous», et, au cours de ces deux pas : «Alors, vous savez, on attend toujours quelque chose de vous ! — Mais oui, mais oui, j'y pense...». Il y avait donc constamment appel, mais aussi remise à plus tard. Avec *Glio*, il y eut cette hypocrisie française de craindre de parler d'argent ou, quand on en parle, de prendre de petites mines confuses. La rémunération de mille francs consentie aux Tharaud avait été exorbitante et exceptionnelle (je vous ai dit pourquoi), et il y avait là en effet de quoi vexer Péguy. Mais prenons un autre terme de référence, et vous allez voir comme on arrive, avec des questions d'argent, à des choses qui vont plus loin. Dans les débuts de la revue, quel était le principe adopté pour les paiements ? On payait ceux que l'on redoutait ou que l'ontenait absolument à avoir ; parmi les autres, on payait seulement ceux que l'on supposait avoir

besoin d'argent. Il y a des correspondances amusantes, dans lesquelles on se demande si tel ou tel est gêné ou non, à la manière de dames d'œuvres qui ont souci de répartir judicieusement leurs charités et supputent quel peut être le chiffre des revenus de leurs ouailles... Le *Michel-Ange* de Verhaeren fut payé cent francs. Et comme on tenait à Claudel, on est allé jusqu'à rétribuer ses poèmes au même tarif que ceux de Verhaeren. C'est-à-dire que, non dans l'esprit de Gide lui-même, mais dans l'idée que ses amis et lui se faisaient du barème des valeurs littéraires accepté par le public, c'était une audace que de traiter Claudel sur le même pied que Verhaeren. Quand on a voulu « décrocher » André Suarès, jusqu'à combien est-on allé ? Il trouvait que Jacques Rouché ne le payait pas assez à *La Grande Revue*, et il voulait recevoir la somme qu'il devait déboursier pour son loyer. C'est Copeau qui a enlevé l'affaire au pas de charge : on donna deux mille francs à Suarès, en quatre versements de cinq cents francs, qui allaient immédiatement au règlement de son « terme » trimestriel, et sa collaboration consistait en une « Chronique de Caërdal » par numéro.

Était-ce donc mal rétribuer *Clio* que d'offrir cent francs par livraison (et je crois que deux, et non pas quatre livraisons comme vous l'avez dit, étaient envisagées) ? Libre à ceux qui ne sont pas les payeurs d'estimer qu'aurait pu être fait pour Péguy l'effort consenti en faveur de Suarès et bientôt aussi de Claudel... Mais, du coup, un fragment de *Clio* n'est-il pas allé à *La Grande Revue* ? Celle-ci avait la réputation, comme aussi *La Revue de Paris*, d'être plus riche et donc, en règle générale, plus généreuse que *La NRF*. De toute façon, Péguy eut cent fois raison : il vivait dans la gêne et il avait une famille à nourrir. J'ajoute néanmoins que la publication de *Clio* avait été tenue pour acquise dans la correspondance Copeau-Rivière, ce véritable journal, tenu au jour le jour, de l'élaboration d'une revue par son directeur et son secrétaire travaillant en tandem : dans une lettre de Copeau à Rivière figurent, sur le projet de deux (et non quatre) prochains sommaires, des « Fragments de *Clio* ».

#### JEAN BASTAIRE

En confirmation, voici une lettre de Copeau sur ce sujet, adressée à Péguy. Je l'ai publiée dans *La NRF* d'avril 1973 (pp. 91-2) :

*Mon cher Péguy,*

*Vous m'avez causé une joie bien vive et bien profonde. Et tout le monde autour de moi est bien content... et bien fier ! Je vous exprime ici ma reconnaissance, et celle de mes amis. Dites-moi bientôt, mon vieux, si je puis compter sur votre manuscrit pour le 10 juillet, c'est-à-dire pour paraître ferme en août ? Je vais tâcher de vous composer un beau sommaire, de vous faire une escorte digne de vous ! Je n'ai pas pu*

*encore régler la question des « honoraires » (c'est comme ça qu'on dit ?), mais ça sera bientôt fait, et je vous en écrirai aussitôt. Sur ce point aussi, ne doutez pas que La NRF ne fasse de son mieux pour vous être agréable.*

#### AUGUSTE ANGLÈS

Elle ne l'a pas fait : tant pis pour elle ! Dans la lettre de Copeau à Rivière se trouve en effet le projet de ces deux sommaires mirifiques, où resplendit le titre de *Clio*. On a dû en rester au projet et au titre...

Pour la troisième tentative, vous dites que Jacques Rivière a écrit à Péguy en lui disant : « Nous n'aurons pas la place dans tel numéro ». Ce que Rivière a écrit à Copeau ou à Gide, c'est : « Péguy demande un délai, il ne sera pas prêt. » Ces délais perpétuels signifient peut-être que, soit pour des questions d'argent, soit pour d'autres raisons, Péguy n'était pas tellement pressé de paraître dans *La NRF*. Autant elle était pressée d'avoir un texte de lui, autant j'ai l'impression qu'il y mettait peu de hâte. Peut-on légitimement tirer cette conclusion ?

#### JEAN-PIERRE CAP

Je me rappelle avoir lu récemment dans des lettres de Gide à Schlumberger et à Rivière que Gide, dès 1911 ou 1912, prévoyait que Péguy pourrait écrire éventuellement dans *La NRF*, mais qu'il faudrait lui « arracher » ses textes.

#### JEAN BASTAIRE

Au fond, sur cette question, j'aurais la position suivante, qui rejoindrait d'ailleurs la vôtre. Je pense qu'aux yeux de Péguy, surtout pour des textes comme la *Note conjointe* ou *Clio*, l'endroit où cela aurait dû paraître, c'était aux *Cahiers*, puisqu'il était lui-même éditeur. Malheureusement, il avait besoin d'argent. Il était partagé entre le désir d'éditer lui-même sa prose et le désir de gagner de l'argent — ce qui explique peut-être certaines oscillations, en rapport avec sa trésorerie.

#### JACQUES COTNAM

Est-il arrivé que les *Cahiers de la Quinzaine* parlent de *La NRF* ?

#### JEAN BASTAIRE

Il est arrivé que Péguy, ou un autre, fasse allusion à un texte de tel auteur, mais c'était plutôt une allusion confraternelle d'auteur à auteur que de revue à revue. Par exemple, quand Péguy publiait un texte de Suarès, il donnait la bibliographie de Suarès — et pas seulement les volumes, mais aussi les articles — et il indiquait ceux qui avaient pu paraître dans *La NRF*, en se chargeant de fournir le numéro si on le voulait. Autrement, il ne faisait aucune publicité, du moins dans la période qui a coïncidé avec la sortie de *La NRF*. Durant les

premières années des *Cahiers de la Quinzaine*, au contraire, il faisait de la publicité, gratuitement, pour les revues qui lui plaisaient, mais à la fin je ne crois pas qu'il y en ait eu.

AUGUSTE ANGLÈS

Ce que vous avez en vue est la pratique de l'échange de publicité entre deux périodiques. Les premiers numéros de *La NRF* comportent, eux aussi, une sorte de «case» réservée aux *Cahiers de la Quinzaine*. J'ajoute qu'il y eut dans *La NRF* de très nombreuses «notes» sur des ouvrages publiés par les *Cahiers*. On a beaucoup parlé des livres d'André Spire, de *La Carte au liséré vert* de Georges Delahache, et de bien d'autres. Il serait à peine paradoxal d'avancer que les lecteurs de *La NRF* pouvaient se faire une idée moins de la production de Péguy que de celle des *Cahiers*.

JEAN BASTAIRE

*Péguy-Gide...* : cela pourrait faire l'objet, sinon d'une thèse, au moins d'une thèse complémentaire. D'abord, notons que Gide compte parmi les premiers abonnés des *Cahiers de la Quinzaine*, dès 1900. Gide est un des premiers compagnons, si l'on peut dire, un des premiers lecteurs des *Cahiers*. Je pense (peut-être que des correspondances que j'ignore permettraient de le savoir avec certitude) que c'est par l'intermédiaire de Drouin, qui était camarade de Péguy. Or, les quatre ou cinq premières séries des *Cahiers de la Quinzaine* comportent des ouvrages littéraires, mais sont à dominante, très visiblement, politique et socialiste. Si Gide a souscrit à ce moment-là aux *Cahiers de la Quinzaine*, est-ce que ça l'intéressait vraiment ? C'est peut-être — simple hypothèse — pour soutenir une entreprise qu'on lui recommandait.

Mais voici un élément précis et avec lequel nous continuons à être dans les questions d'argent. En 1905, comme chaque année, Péguy essayait de trouver des combinaisons pour alimenter sa caisse ; il transforma les *Cahiers* en une société par actions, étant admis que l'action ne donnait rigoureusement aucun droit (et je ne sais même pas si elle donnait droit à des intérêts...), mais surtout pas à un contrôle quelconque de la publication. Eh bien ! Gide, en 1905, souscrit une action de cinq cents francs. Étant donné les perspectives, c'était assez à fonds perdus... J'ignore s'il fut jamais remboursé ! Ce qui rejoint ce que vous disiez hier sur sa générosité, d'autant plus qu'à ce moment-là je ne vois pas une très grande parenté entre les *Cahiers de la Quinzaine* et les préoccupations de Gide...

On en arrive, en 1908, à l'affaire du *Dostoïevsky*. Gide écrit à Péguy qu'il met au point une étude sur *Dostoïevsky d'après sa correspondance*, et demande si cela l'intéresserait pour un prochain *Cahier*. Péguy est d'accord, mais finalement cette proposition avorte parce que, presque au même moment,

Péguy accepte un *Dostoïevski* de Suarès. Gide en est averti aussi bien que Suarès qui, très correctement, accepte qu'il y ait aussi un *Dostoïevsky* de Gide, à condition naturellement que le sien paraisse. Gide préfère se retirer, je ne sais pour quelle raison, car Péguy était disposé à publier les deux, comme il lui est arrivé, sur un même sujet, à trois mois d'intervalle, de publier deux textes différents. Voici d'ailleurs la lettre de Gide à Péguy (elle est datée du 15 février 1908, et a été publiée dans les *Feuillets 65* de *L'Amitié Charles Péguy*) :

*Mon cher Péguy,*

*L'article que je prépare sur la correspondance de Dostoïevsky, pour La Grande Revue, en me faisant travailler à neuf une figure en compagnie de qui je vis depuis dix ans, me donne l'idée de présenter cet «homme illustre» dans vos Cahiers. Déjà, vous m'aviez demandé si quelque monographie biographique ne me tenterait pas, et vous savez quel plaisir j'aurais à collaborer aux Cahiers. Mais ce ne serait que pour... ? car avant tout je veux terminer le livre auquel je m'achoppe depuis deux ans. Un mot de vous me dira, premièrement si le sujet Dostoïevsky est libre, deuxièmement s'il vous agrée, car je peux déjà commencer d'y penser.*

*Bien à vous.*

Nous n'avons pas la réponse de Péguy. Mais c'est dans sa correspondance avec Suarès que j'ai trouvé cette allusion : «Est-ce que cela vous gênerait qu'on publie l'article de Gide sur Dostoïevski ?» Il faut croire que le projet de Gide était assez vague, tandis que l'étude de Suarès était une réalité. Gide a saisi ce prétexte pour ajourner. Il n'empêche que les relations ont continué à être très cordiales. Il se trouve (tous les gidiens le savent) que Péguy aurait souhaité avoir *La Porte étroite*. Il y a, là aussi, une lettre de Péguy à Gide qui est du 13 janvier 1909 et où il lui fait cette proposition, assortie de conditions financières agréables pour les *Cahiers* (cf. *Feuillets 65* de *L'Amitié Charles Péguy*) :

*Mon cher Gide,*

*Avez-vous examiné une combinaison en participation où vous feriez les frais d'un Cahier de La Porte étroite, et où dès lors je pourrais la publier en surnombre dès la présente série ? Je n'essaierai point de vous faire croire que ce serait un service que nous vous rendrions, ce serait au contraire un grand service que vous nous rendriez. Examinez-en les données et venez encore me voir un jeudi, vous trouverez un homme extrêmement fatigué mais redevenu solide, qui a seulement horreur d'exercer ce métier de quémandeur.*

*Je suis votre ami bien dévoué.*

On sait que *La Porte étroite* ne pouvait pas paraître aux *Cahiers*, puisqu'elle

était destinée à *La NRF* d'abord, puis aux éditions du Mercure de France.

On arrive à la fondation de *La NRF* et, petit détail, dans les deux premiers numéros, je crois, il y avait au verso de la couverture une série de rectangles où l'on faisait de la publicité pour les publications amies. Le premier rectangle, en haut à gauche, était dévolu aux *Cahiers de la Quinzaine*. Si l'on interprète cela en termes de tactique ou de stratégie, c'est assez significatif...

Voilà le premier témoignage d'une publicité faite par *La NRF* aux *Cahiers*, dès ses deux premiers numéros. On arrive à la parution du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, à l'enthousiasme de Gide. Il y a une lettre de lui, que je crois inédite, antérieure à son article du «Journal sans dates», et qui se trouve aux archives du Centre Péguy d'Orléans. C'est le premier témoignage, à ma connaissance, de son enthousiasme pour le *Mystère de la Charité*. La lettre est du 6 février 1910, écrite de Cuverville :

*Cher Péguy, cher ami,*

*Vous avez écrit une œuvre admirable. Plutôt que de la lire précipitamment, j'ai préféré en reculer la lecture de quelques jours. A présent, à la campagne, j'y suis profondément plongé. J'étais à peine à la fin du dialogue avec Hauviette que je reprenais le tout pour le lire à voix haute à ma femme. Je le lui lis sans en sauter un mot. Vous auriez ri, hier soir, à écouter cette lecture qui s'achevait, se perdait dans les sanglots. Je vous quitte à présent pour en parler dans mon «Journal sans dates».*

*Ah ! pouvoir admirer qui l'on aime... Je vous remercie, cher Péguy, de me donner cette grande joie. Voici longtemps qu'un livre ne m'avait apporté une émotion aussi forte. Au revoir.*

*Vous savez que je suis votre ami.*

*André Gide.*

*Vous savez que c'est un gros succès ; tous ceux avec qui j'aime à parler en parlaient avec enthousiasme, avant mon départ de Paris. Drouin se désolait d'avoir écrit son article «trop tôt» !!!*

Péguy a mis «Vu», comme toujours sur sa correspondance, et il a ajouté : «communiqué cette lettre à Halévy».

#### AUGUSTE ANGLÈS

On pourrait déjà introduire ici un certain nombre de remarques. Premièrement, l'abonnement de Gide aux *Cahiers* par l'intermédiaire de Drouin. Il est certain que celui-ci a entretenu, mais d'une façon très intermittente, son beau-frère de Péguy. Dans ses lettres écrites d'Alençon au moment de l'Affaire Dreyfus, à l'occasion d'un séjour à Paris pour revoir d'anciens camarades, il mentionne : «J'ai cherché à savoir ce que devenait Péguy et ce qu'il pensait». Cela ne prouve pourtant pas que c'est lui qui a incité son beau-frère à s'abon-

ner aux *Cabiers*. La curiosité de Gide était très variée, et son intérêt pour les choses « sociales » très ancien. Dès un de ses premiers voyages en Afrique du Nord, il avait eu déjà dans l'idée d'écrire — projet qu'il a « ajourné », comme beaucoup d'autres — des remarques sur des abus commis aux mines de phosphate de Gafsa. Certains des documents recueillis par les *Cabiers* sur telle ou telle persécution, telle ou telle exploitation, le touchaient. Encore une fois, c'est son côté « oncle Charles ». Il se peut donc qu'il n'y ait même pas eu besoin de Marcel Drouin, puis de Jean Schlumberger, pour le convaincre de s'abonner aux *Cabiers*. J'ajoute qu'aucun de ces trois noms ne se trouve sur les listes des premiers abonnés publiées jusqu'ici : ils n'apparaissent tous trois qu'en 1905, à l'occasion de la tentative de mise en « commandite ».

J'en viens au long et fameux cri d'admiration du « Journal sans dates ». Gide avait d'abord eu l'intention de le consacrer à trois œuvres récemment parues, dont *Sur la Vie* d'André Suarès, qu'en fait il expédia en quelques mots parce que, avoua-t-il : « Je ne peux parler que de la *Jeanne d'Arc* de Péguy » — ce qui n'a naturellement pas fait plaisir au Condottière. Plus intéressant est qu'il mijotait depuis quelque temps une attaque contre Remy de Gourmont. Il a ajourné cet article : « *L'Amateur* de M. Remy de Gourmont », qui paraîtra dans le n° 16 (1<sup>er</sup> avril 1910), en tête de sommaire, pour chanter auparavant la louange de Péguy, et cela de propos délibéré : « Vous, générations anciennes, décadentes et décaties, vous avez Remy de Gourmont, l'amateur, le sceptique, le dilettante, le cynique ; nous, nous brandissons Péguy, l'homme de la foi, de la vocation, du dévouement ! » Il l'a fait exprès, pour mettre en scène un éclatant contraste. Je ne minimise nullement son admiration pour Péguy, mais il a voulu dresser la figure de celui-ci contre celle de Remy de Gourmont. De même qu'à la fin du « Journal sans dates » il « joue » Péguy, plus subtilement, contre Barrès. Les écrits ou les actes de Gide ne valent pas seulement par eux-mêmes, mais par position.

#### JEAN BASTAIRE

Je viens de faire, pour le prochain colloque du centenaire de la naissance de Péguy, une petite étude sur l'accueil réservé par la presse et par les contemporains, du vivant de Péguy, à son style. Eh bien ! j'ai été heureux de redire que Gide est un des tout premiers à lui avoir rendu hommage. Quoique relativement bref, cela reste d'une lucidité, d'une pertinence inégalées. Et en particulier j'ai été frappé, à propos du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, de la comparaison avec l'article de Maurice Barrès dans *L'Écho de Paris*. Si Barrès est très laudateur — ce qui ne veut pas dire qu'il ait tout compris, mais il dit des choses justes quant au fond —, sur le style, il demeure très réservé : il parle de « sauce brune » et il dit aussi que, quand Péguy fait son prône, « il m'arrive de tirer ma montre, mais évidemment je reste jusqu'au bout »... Et il con-

clut : « Mon cher Péguy, il faudrait quand même que vous appliquiez la même sévère discipline à l'élaboration de votre style qu'à l'élaboration de votre âme. » Le moins qu'on puisse dire, c'est que Gide, lui, a tout de suite vu avec une grande pertinence l'originalité du style de Péguy. Il a commandé *illico* un certain nombre d'exemplaires (dix, je crois) du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* à l'intention de quelques amis, comme Max Elskamp, Verhaeren, Jammes, Ghéon, et surtout Claudel : c'est lui qui a fait connaître Péguy à Claudel. Il lui a écrit une lettre où il lui a présenté le *Mystère*, Claudel lui a répondu, et Gide lui a alors demandé s'il pouvait communiquer cette réponse à Péguy. Claudel a dit : « Mais bien sûr, j'espère qu'elle ne choquera pas ce grand esprit » — car Claudel avait achoppé sur le caractère de Jeanne d'Arc, il la trouvait un peu trop protestante...

#### AUGUSTE ANGLÈS

Ce thème du protestantisme revient très souvent dans les polémiques de l'époque...

#### JEAN BASTAIRE

Nous avons également une lettre de Max Elskamp à Péguy : le poète belge s'y montre enthousiasmé par la nouveauté du style du *Mystère*.

Nouvel épisode des rapports Gide-Péguy : l'histoire des lettres de Charles-Louis Philippe à sa mère. Gide propose à Péguy de choisir dans l'ensemble de la correspondance de Charles-Louis Philippe une cinquantaine de lettres adressées à sa mère, qui forment un ensemble émouvant et pourraient faire une brochure d'une centaine de pages. Péguy est d'accord, mais, pour des raisons financières, il a d'autres choses à faire passer avant. Il lanterne un peu, jusqu'au moment où il écrit à Gide : « Je fais un coup d'État pour vous, envoyez-moi le manuscrit, ça passe dans le prochain *Cabier*. » En fait, c'est encore une combinaison qui échoue, car la mère de Charles-Louis Philippe, qui n'est pas riche, demande combien cela va lui rapporter, ce qui remet tout en cause. Péguy veut bien publier, mais sans payer de droits d'auteur (il n'en a jamais payé : il payait les frais d'édition, mais jamais de droits). Ainsi l'affaire tombe-t-elle à l'eau...

#### AUGUSTE ANGLÈS

La correspondance de Gide avec la mère de Charles-Louis Philippe et la sœur de celui-ci, femme d'un confiseur de Bourbon-l'Archambault, a été conservée : c'est à la fois émouvant et amusant. Émouvant par le dévouement de Gide à la mémoire de Charles-Louis Philippe, et amusant par les réponses de ces dames et les envois de bonbons faits par le confiseur... C'est bien Gide qui a eu cette idée : il a pensé que nul endroit ne convenait mieux aux lettres de Philippe à sa mère que les *Cabiers*. En somme, il remodelait à l'intention du

public le paysage littéraire de l'époque. Il avait consacré à Charles-Louis Philippe ce numéro spécial sur lequel je n'ai pas eu le temps d'insister, du 15 février 1910, qui est le seul numéro spécial que *La NRF* ait publié avant 1914 et qui est une réussite parfaite. Péguy et Charles-Louis Philippe, dans ce paysage qu'il remodelait, étaient des sommets qu'il fallait opposer à Bourget, à Barrès, à France. Et ils avaient en commun au moins leurs racines populaires. Or Gide a toujours eu une espèce de complexe d'infériorité du riche et de l'homme doué vis-à-vis des fils du peuple. Sa proposition n'avait donc pas que des raisons matérielles.

JEAN BASTAIRE

Le 27 octobre 1911, on arrive à cette lettre inédite de Gide sur le *Porche*, qui se trouve aux archives du Centre Péguy d'Orléans :

*Mon cher Péguy,*

*Vous êtes décidément un prodigieux bonhomme ! Ce Porche du Mystère de la deuxième Vertu m'épate peut-être plus encore que le Mystère de la Charité. Je l'ai lu hier soir tout d'une haleine, comme il faut vous lire, et toute affaire cessante. Il me semblait être à l'orgue et jouer une fugue de Bach. Le temps m'a manqué de venir aux Cahiers ainsi que je me l'étais proposé. Il m'était revenu qu'on vous avait redit que j'avais trouvé que vous aviez tort de publier le Cahier sur Laudet. J'ai pu dire à Sorel que j'avais craint que vous ne vous fissiez du tort ; ce qui n'est point la même chose ; et même de cela je ne suis plus bien persuadé. Il n'en reste pas moins que j'ai lu ce Cahier avec l'animation la plus vive ; c'est un des plus intéressants que vous ayez écrits.*

*Au revoir. A bientôt tout de même. Et très vôtre,*

*André Gide.*

AUGUSTE ANGLÈS

Si vous permettez... : vous avez sauté en 1911 l'épisode que nous annonçons tout à l'heure : *Isabelle* paraissant dans *La NRF*, puis publiée pour les débuts du «comptoir d'édition», et la dernière phrase d'*Isabelle* se trouvant reprise en italique dans le *Porche*. Il paraît que Péguy ne mettait jamais une note pour signaler une citation, et que le seul emploi de l'italique devait suffire à alerter le lecteur. Dans cette lettre sur le *Porche*, Gide ne souffle mot de la citation, et Jean Schlumberger m'a rapporté que Péguy lui aurait dit : «Eh bien ! voyez, Gide, vous prétendez qu'il m'admire beaucoup et qu'il lit avec une grande attention tout ce que j'écris ; ça n'est pas vrai, puisque j'ai glissé une citation de lui dans une de mes œuvres et qu'il ne l'a pas relevée.» Cela dénote un genre de rapports qui n'était pas d'une limpidité totale... Et puis, deuxième remarque, à la fin d'octobre 1911, nous sommes à la veille de l'in-

cident Variot...

JEAN BASTAIRE

1<sup>er</sup> novembre, l'article de Variot dans *L'Indépendance*, et la riposte de Copeau dans *La NRF* est du 1<sup>er</sup> décembre : nous sommes au prélude de cet incident Variot. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu lire cette lettre intéressante sur le *Porche*, dans laquelle Gide n'a pas, en effet, relevé la citation d'Isabelle, et Péguy a dû en être surpris, comme vous l'avez dit.

A propos de l'affaire Variot, il faut que je fasse une autocritique publique. J'ai publié plusieurs lettres de Copeau à Péguy dans *La NRF* du mois d'avril 1973, ainsi que quelques extraits du *Journal* de Copeau concernant Péguy, extraits inédits que m'avait communiqués Marie-Hélène Dasté. Or, dans ce *Journal*, Copeau écrivait : «Le 1<sup>er</sup> novembre 1912 a paru dans *L'Indépendance*, sous le titre "L'Abbaye laïque de Pontigny", un article prenant bassement à partie Paul Desjardins. J'ai riposté dans *La Nouvelle Revue Française* du 1<sup>er</sup> décembre. Jean Variot m'a envoyé ses témoins...» Vous savez la suite. Sur quoi, j'ai bâti toute une théorie pour tenter d'expliquer comment il se faisait que Péguy et Gide, en 1912... L'ennuyeux, c'est que tout cela s'était passé en 1911, et non en 1912 ! Il y avait une faute de frappe dans la copie dactylographiée qui m'avait été remise. Je signale à la postérité cette erreur, bénigne mais agrémentée d'un commentaire aberrant de ma part. Je ne vais pas vous retracer l'histoire Variot. Je vais seulement vous lire un texte très dur de Péguy, qui va faire de la peine aux amis de Gide, et même aux amis de Péguy d'une certaine façon, mais qu'il faut essayer de comprendre. Je ne crois pas, quant à moi, que Péguy ait été derrière l'agression de Variot, je n'en ai pas de preuves précises, mais des indications par le contexte. Bien sûr que Variot dirigeait *L'Indépendance*, qu'il avait créée exprès pour offrir une tribune à Georges Sorel. Celui-ci était à ce moment-là proche de *L'Action Française*, sans d'ailleurs en épouser toutes les thèses : il en était le compagnon de route. Donc, si Variot, exaspéré par Desjardins et Pontigny, a écrit cet article, on peut penser (mais je n'ai pas étudié le dossier) que Sorel était derrière lui, qui était, après tout, son porte-parole...

AUGUSTE ANGLÈS

Ce qui a intrigué le groupe de Gide — Copeau y fait allusion dans sa «Réponse à M. Variot» du n<sup>o</sup> 36 de *La NRF* (1<sup>er</sup> décembre 1911) —, c'est que cette attaque contre Pontigny vienne si longtemps après l'achat de l'abbaye par Paul Desjardins, et plus d'un an après la fondation des «Entretiens d'été». A supposer qu'il y eût à redire sur le fait que cet édifice religieux avait été transformé en une «abbaye laïque», pourquoi ne l'avoir pas fait durant l'été 1910, lorsqu'il l'était devenu, pourquoi ne s'en aviser qu'à l'automne 1911 ?

Mes hommes de *La NRF* ont pu voir là plus qu'une coïncidence avec le dissentiment survenu entre Paul Desjardins et Péguy à la suite du *Cahier* Laudet et auquel la «note» de Copeau fait une allusion voilée. Voilà l'enchaînement, peut-être hypothétique, mais au moins plausible, qu'ils ont cru déceler.

JEAN BASTAIRE

Pour ma part, je ne vois pas Péguy derrière Variot, mais Sorel et *L'Action Française*. Or, contrairement à ce que l'on croit, si à ce moment-là Sorel continue à fréquenter les *Cahiers*, plusieurs témoins s'accordent pour dire que Péguy éprouve une impatience grandissante à son égard. Alors on dit : «Bah ! c'est parce que Péguy commence à être connu et sent qu'il n'est plus quantité négligeable...» Mais il y a une raison plus profonde, sur laquelle je ne m'étendrai pas mais que je vous signale, c'est que la rupture réelle entre Péguy et Sorel date de 1910. Péguy a écrit *Notre jeunesse* en particulier contre Sorel, pour rappeler qu'il restait dreyfusard et socialiste et qu'en aucun cas *L'Action Française* et les maurassiens ne le récupéreraient. C'est à ce moment-là qu'il y a eu cassure profonde, même si elle ne s'est pas manifestée encore au niveau de l'amitié, parce que Sorel continuait d'aider Péguy généreusement. Je ne pense pas qu'on puisse parler en 1911 d'une intimité entre Sorel, Variot et Péguy.

J'en reviens au texte que je voulais vous lire, extrait du *Journal* de Copeau. Il n'a pas de date. Le voici :

Le 1<sup>er</sup> novembre 1911 a paru dans *L'Indépendance*, sous le titre «L'Abbaye laïque de Pontigny», un article prenant bassement à partie Paul Desjardins. J'ai riposté dans *La Nouvelle Revue Française* du 1<sup>er</sup> décembre. Jean Variot m'a envoyé ses témoins : M. de Bernardin et le prince de Bauffremont. J'ai refusé de me battre, en motivant mon refus par une lettre. Alors Jean Variot a provoqué Gide, le rendant responsable de ce qui s'imprime dans *La NRF*. Gide s'est conformé, d'accord avec moi, à la conduite que j'avais tenue. Cette sottise m'a causé bien des dérangements. Elle se compliquait d'interventions étrangères. Celle de Péguy notamment. J'ai eu un long entretien avec Péguy. Il serait trop long de le rapporter ici. J'en retiens cette phrase : «Gide, je le hais. Il a un ver en lui, quelque chose de gâté qu'on retrouve à chaque instant. Il fait tous ses efforts, mais il ne peut pas. Il manque de la grâce... Je le hais. Il ne le saura jamais. Il y a des gens que je hais et qui ne le sauront jamais, parce que je veux pouvoir continuer à les fréquenter, à leur serrer la main, à les recevoir à ma table, à m'asseoir à la leur, à rester leur obligé pour les gentillesse qu'ils ont eues pour moi. Il faut tenir compte des rapports sociaux.» Et cette autre : «Ne me force pas à me solidariser avec tes amis. Tu n'es pas comme eux, tu ne leur ressembles pas. Toi, tu es quelqu'un comme moi : un aventurier ; encore plus aventurier que moi. Un homme qui a une famille, des enfants, et dont le budget s'équilibre tant bien que mal. Les autres..., eh bien ! les autres, c'est des gens qui ont de l'argent.» Et, en me quittant : «Ecoute, tu feras ce que tu voudras, je n'ai pas de conseil à te donner. Mais, crois-moi, n'engage pas trop ton cœur de ce côté. Tu auras des déceptions.»

Je me permettrai de faire l'exégèse de deux expressions. D'abord : le «ver

en lui». Je n'ai aucune raison de penser que Péguy faisait allusion au corydonisme de Gide, je ne crois pas qu'il fût au courant. C'est un «ver» plus métaphysique. Et puis, surtout : «il manque de la grâce». Bien entendu, ce n'est pas la grâce théologique. Pour Péguy, quelqu'un qui manque de la grâce, c'est quelqu'un qui manque de ce qui caractérise le héros, l'enfant et le génie, c'est-à-dire une certaine faveur à la fois charnelle et spirituelle, mais qui n'a rien à voir avec les catégories de la grâce théologique. En d'autres termes, Péguy ne voue pas Gide à l'enfer ; simplement, Gide n'appartient pas à la famille de Jeanne d'Arc, des grands aventuriers, de saint Louis, en particulier parce qu'il est riche, mais pas seulement pour cela. Enfin, je verse ce texte au débat.

Qu'est-ce qui a pu justifier une aussi violente manifestation d'hostilité ? Serait-ce quelque chose qui aurait mûri ? Qui serait parallèle chez Péguy à ce que vous avez cru, Anglès, sentir un peu auparavant chez Gide ? Je ne sais pas. Certains pourront me dire : «Eh bien ! si les sentiments de Péguy étaient ceux-là, il n'a peut-être pas poussé Variot, mais n'aurait-il pas tenu des propos imprudents devant Variot, qui se serait dit : Allons-y ?» Il faudrait aussi tenir compte des sentiments de Gide, tels qu'il les a fixés quatre mois plus tard dans son *Journal* du 7 mai 1912, à propos du *Mystère des Saints Innocents* : «Tout ce qui tourne (ou même *peut tourner*) au procédé me devient odieux. Dès que l'émotion décroît, la plume devrait stopper ; quand elle continue de courir (et elle n'en court que mieux), l'écriture devient haïssable. Des pages de ce dernier Péguy, des suites de pages, il aurait pu les faire écrire par un secrétaire ; elles ne sont plus réellement animées, elles singent les bonnes, celles où l'émotion exigeait le bégaiement de la pensée.» Sur le style de Péguy, Gide n'a pas complètement changé, mais il a explicité les réserves qu'il avait déjà quelque peu sous-entendues dès le *Mystère de la Charité*. En 1912, donc, entre Gide et Péguy, si tout n'est pas rompu, il y a tout de même une cassure profonde, profonde surtout chez Péguy.

MAURICE DE GANDILLAC

En tout cas, l'un dit qu'il hait, qu'il a de la haine pour la personne, et l'autre dit simplement que le procédé littéraire est haïssable. Le mot *haïr* se retrouve, mais la véritable haine, elle est du côté de Péguy pour la personne de Gide, et non pas de Gide pour la personne de Péguy.

JEAN BASTAIRE

Si l'on veut comprendre ce mot, *je haïs* — vous avez raison, il semble qu'il vise la personne —, il faut aborder un des problèmes fondamentaux de l'exégèse péguyste, à propos de Jaurès bien sûr, mais aussi, à un degré moindre, de Gide dans ce cas précis. Quand Péguy fait des personnalités, c'est-à-dire quand il insulte, quand il traîne dans la boue, comme il l'a fait pour Jaurès, il est très sincèrement convaincu — et ce n'est pas seulement au niveau des bons

sentiments — que c'est un procédé de guerre, qui ne vise pas la personne « secrète », mais la personne publique. Il y a une certaine littérature que Gide incarne peut-être à ses yeux ; il y a une certaine politique que Jaurès incarne : eh bien ! cette politique lui paraît haïssable, et il hait cette politique, comme il hait cette littérature, à travers un homme, mais ce n'est pas l'homme qu'il hait. Cela dit, si j'étais l'homme qu'il hait, bien sûr que j'aurais de la peine à faire la différence. On le voit en particulier dans le cas de Jaurès. Les hommes deviennent très rapidement des mythes, mais au sens fécond du terme, ils deviennent l'incarnation d'une attitude mentale, politique, littéraire ou autre. Alors Péguy hait de tout son instinct, il ne peut pas haïr les idées, il ne peut que haïr des êtres, des existences.

#### MAURICE DE GANDILLAC

Remarquez que votre interprétation est la seule qui permette de justifier la suite, c'est-à-dire le fait que Gide appartienne à cette catégorie des gens avec lesquels on peut continuer à avoir de bonnes relations extérieures, jusqu'à les recevoir à sa table, parce que, s'il n'y avait pas votre interprétation, cela deviendrait une hypocrisie.

#### AUGUSTE ANGLÈS

Je voudrais observer pour ma part que Péguy se trompait en s'imaginant que tous les hommes de la NRF étaient riches. Deux seulement, Gide et Schlumberger, étaient assez largement « à leur aise » (c'est pourquoi ils supportaient à eux deux les frais de la revue). Les quatre autres tiraient plus ou moins le diable par la queue.

#### JEAN BASTAIRE

Il y a quand même un dernier texte de Péguy, très peu connu, encore qu'il soit publié dans l'édition de « la Pléiade », et où il est question de Gide. Ce texte n'a pas paru du vivant de Péguy, mais s'il l'a écrit, c'est qu'il avait l'intention de le publier quelque part. On y trouve une allusion à Gide et à la NRF, gentille, amicale (il est vrai qu'après ce que l'on vient d'entendre, ce n'est pas très probant...). Dans ce petit texte, que Marcel Péguy a baptisé « Note conjointe sur Victor Hugo » et qui date de mai-juin 1914, Péguy écrit :

On attribue à M. André Gide un mot admirable. Cette petite bande de vrais écrivains [*chez Péguy, « bande » est flatteur*], qui forment autour de lui comme une compagnie, querellaient devant lui les mérites des plus grands poètes de notre XIX<sup>e</sup> siècle...

Suit le fameux « Victor Hugo, hélas ! »... Quand on songe à ce que représentait pour Péguy un groupe, une équipe, autour d'un inspirateur, on le voit tirer son chapeau, même s'il n'est pas toujours d'accord, on le voit saluer l'ensemble. Tel est en somme son dernier mot sur Gide.

Nous en venons à Marcel Drouin. Il a compté parmi les vétérans des abon-

nés aux *Cabiers*. Comme je le disais tout à l'heure, c'est peut-être lui qui a suggéré à Gide de s'y abonner aussi. J'avoue manquer de documents sur la période 1900-1909. Je passe donc tout de suite au grand article de novembre 1909, qui est allé doublement au cœur de Péguy, non seulement parce que c'était un article intelligent et profond, mais aussi parce qu'il est intervenu à un moment précis de la vie de Péguy et de l'évolution des *Cabiers de la Quinzaine*.

Dans les années 1908-1909, Péguy sort d'une grave crise sur le plan de sa santé comme sur le plan de sa vie religieuse. Sa vie sentimentale aussi est troublée. Il a même songé à abandonner les *Cabiers de la Quinzaine* pour les passer à Daniel Halévy, car les *Cabiers* eux-mêmes battent de l'aile. Il jette à ce moment un véritable cri de détresse, qu'il publie sous le titre : *A nos amis, à nos abonnés*. C'est un texte, comme il arrive souvent avec lui, qui ressemblait à un communiqué de gérance. Il y déplore sa situation, avoue sa lassitude, et puis il démarre sur une de ses plus belles pages, une évocation de Wagram et de la Commune de 1871, admirable page de prose, assez brève. Dans le cours de ce texte, il lance un grand appel à l'aide. Drouin est en somme un des premiers à réagir. Son article est une réponse à cet appel. Il est si bien conçu comme tel qu'un mois plus tard, le 12 décembre 1909, Daniel Halévy en répercute les principaux passages en les commentant dans *Le Temps*, quotidien à grande diffusion. On sent qu'il y a là deux amis anciens qui ont décidé d'utiliser leurs possibilités et leurs relations pour redonner à Péguy un second souffle. N'y aurait-il eu que ce contexte, l'article de Drouin aurait déjà été agréable à Péguy. Mais il tire de plus son importance, non seulement de ce qu'il offre une petite initiation à Péguy au public de 1909 qui en ignore tout, mais aussi de ce que ses jugements sur la pensée et sur le style me paraissent très pertinents. Cela dit, j'ai bien conscience qu'il a paru dans les débuts de *La NRF*, et qu'il n'aurait pas eu un grand retentissement sans le haut-parleur fourni par *Le Temps*.

D'après le *Journal* de Copeau, il semble, un an plus tard, que Péguy n'en ait pas été parfaitement satisfait. En septembre 1910, c'est Michel Arnauld qui rend compte de *Notre jeunesse* dans *La NRF*. Il y a deux raisons à cela. D'abord, le sujet de *Notre jeunesse* est l'évocation de l'Affaire Dreyfus, c'est la jeunesse de Drouin lui-même, qui ne peut pas ne pas être concerné par ce livre et marquer son accord profond. L'autre raison, anecdotique si j'ose dire, est que *Notre jeunesse* se termine sur une citation de Michel Arnauld. Polémique avec Maurras, Péguy reconnaît que Maurras, tout de même, a dit vrai lorsqu'il a déclaré : « Nous serions prêts à mourir pour le rétablissement de notre Roi. » Péguy commente :

Oh alors on me dit quelque chose, alors on commence à causer. Sachant, d'un tel

homme, que c'est vrai comme il le dit, alors j'écoute, alors j'entends, alors je m'arrête, alors je suis saisi, alors on me dit quelque chose. Et l'autre jour aux *Cahiers*, cet autre jeudi, quand on eut discuté bien abondamment, quand on eut commis bien abondamment ce péché de l'explication, quand tout à coup Michel Arnauld, un peu comme exaspéré, un peu comme à bout, de cette voix grave et sereine, douce et profonde, blonde, légèrement voilée, sérieuse, soucieuse, comme tout le monde, à peine railleuse et prête au combat que nous lui connaissons, que nous aimons en lui depuis dix-huit ans, interrompit, conclut presque brutalement : « Tout cela c'est très bien, parce qu'ils ne sont qu'une menace imprécise et théorique. Mais le jour où ils deviendraient une menace réelle, ils verraient ce que nous sommes encore capables de faire pour la République », tout le monde comprit qu'enfin on venait de dire quelque chose.

Fin de *Notre jeunesse*. Michel Arnauld a éprouvé le besoin d'apporter un commentaire à cette citation qui avait été faite de lui. Je dois avouer que je n'ai pas relu ces temps-ci son article et j'espère qu'Auguste Anglès pourra suppléer à ma défaillance. Cet article, dans l'ensemble, est honnêtement louangeur, mais on ne peut pas dire qu'il soit enthousiaste. Reste à savoir ce qu'en a pensé Péguy, ainsi que du grand article de l'année précédente. Nous en avons une idée dans le *Journal* de Copeau. Voici ce que rapporte celui-ci, et que j'ai publié dans *La NRF* d'avril 1973 :

Gif, dimanche 4 septembre [1910].

Vers quatre heures, Péguy est venu me voir, et je l'ai reconduit assez loin sur la route. Nous avons causé, chaque fois plus librement. Il n'est pas content de la *note* de Drouin dans *La NRF* sur *Notre jeunesse*. Lui aussi, ce n'est pas de louange qu'il se sent privé, mais d'une réelle sympathie, dans le sens le plus fort : « Cette critique, dis-je, n'épouse pas assez la chose critiquée. — Oui, me répond Péguy, cela n'est pas de la même famille. » Cela reste distant, cela n'entre pas dans Péguy, pas plus que n'y entrait d'ailleurs la grande étude publiée antérieurement par Drouin. « On ne peut plus parler de vous, lui dis-je, qu'en faisant votre portrait. C'est ce que je ferai un jour. »

#### AUGUSTE ANGLÈS

J'aurais des précisions à ajouter, et d'abord sur l'endroit où Péguy et Drouin se sont connus. Lors de la décade Péguy, ici, à Cerisy, lorsque j'avais traité ce même sujet, Bernard Guyon nous avit assuré : « Ils se sont connus à Sainte-Barbe, ce sont deux anciens "barbistes", et il faut savoir quelle solidarité liait les anciens barbistes. » Mais Drouin a fait son volontariat d'un an, ce qui a ajourné d'autant son entrée à l'École normale. Ils ne se seraient donc rencontrés que là ?...

#### JEAN BASTAIRE

Dans la citation de la fin de *Notre jeunesse*, écrit en 1910, Péguy dit qu'il connaît Drouin « depuis dix-huit ans ». Cela nous reporte en 1892 ou 1893, selon que l'on compte par année échue ou par année en cours. Or je crois me souvenir — mais je n'ose pas l'affirmer pour Drouin — que, lorsque Péguy était à Sainte-Barbe en 1893, il y avait des normaliens, anciens barbistes, qui venaient voir les nouveaux. Peut-être est-ce par ce biais qu'ils se sont connus.

## AUGUSTE ANGLÈS

Mettons donc un point d'interrogation provisoire, si tant est que ce détail ait beaucoup d'importance. Les héritiers Marcel Drouin sont représentés aujourd'hui par son second fils, M. Jacques Drouin, et par l'aîné des enfants de celui-ci, Michel Drouin, qui s'efforce de faire revivre la figure de son grand-père, dont il prépare en particulier l'édition de la correspondance avec Gide. C'est à eux qu'il faudrait s'adresser pour s'informer des rapports, épistolaires en particulier, entre Péguy et Michel Arnauld.

A propos de la grande étude de celui-ci, il est vrai que *Le Temps*, à l'époque, était une véritable institution. Il suffit de se référer au témoignage de Gide et aux efforts qu'il a déployés pour que *Le Temps* parle de *La NRF*. C'était, selon une expression consacrée, le « journal officieux » de la III<sup>e</sup> République. Y être nommé, et à plus forte raison cité, était donc très bénéfique, à la fois pour *La NRF* et pour Péguy.

Pour rendre à chacun son dû, n'oublions pourtant pas de mentionner qu'une éclatante réponse à l'appel au secours lancé dans *A nos amis, à nos abonnés* avait déjà été donnée, dès l'été 1909, sous la signature alors prestigieuse de Maurice Barrès, dans une célèbre interview de *L'Écho de Paris*. Quant au contenu de la grande étude publiée par *La NRF*, oui, elle est très belle et vaut par un élan rare chez Marcel Drouin. Elle se distingue aussi par une grande attention portée au style de Péguy, qu'elle va jusqu'à mimer en une sorte de pastiche humoristique et savoureux. Elle comporte enfin une allusion à l'appel de *A nos amis, à nos abonnés* : votre intuition était juste à propos de l'intention d'aider Péguy. Un lecteur d'aujourd'hui pourrait cependant regretter deux lacunes. Non seulement rien ne permet de pressentir la démarche — pour ne pas employer de mot trop compromettant, et surtout pour éviter le mot « évolution » — religieuse de Péguy, mais une mise en garde voilée se glisse quelque part, du genre : « Malgré ceux qui prétendent que..., Péguy n'est pas encore près de... ».

## JEAN BASTAIRE

Il y a peut-être quelque chose comme cela, mais il n'est pas possible que cela vise la question religieuse, puisque, à ce moment-là, Péguy, publiquement, n'avait encore rien écrit dans ce sens.

## AUGUSTE ANGLÈS

Je n'incrimine pas Drouin, qui ne pouvait avoir le don de double vue, et pas davantage de n'avoir rien dit de la poésie de Péguy. Je dis seulement que ces deux lacunes, dont il n'est pas responsable, pourraient être remarquées par un lecteur *d'aujourd'hui*. J'observe aussi qu'il n'a pas hésité à marquer ses distances avec fermeté. Cela dit, c'est un très bel article, et surtout, encore

une fois, par son ton chaleureux.

Venons-en à la «note» (et non plus, cette fois, article du sommaire) sur *Notre jeunesse*. Vous avez entendu comment Michel Arnauld avait été mis en scène à la fin de ce *Cahier*. On pourrait penser que cela lui aurait fait plaisir, — eh bien, non. Tout en étant un homme courageux, comme il l'avait montré durant l'Affaire Dreyfus, il n'était quand même pas un foudre de guerre, ni un téméraire. Il n'aimait pas être impliqué, ou risquer d'être impliqué, dans des polémiques. Il a voulu dans sa «note» avertir le lecteur que l'image de lui qu'avait donnée Péguy à la fin de *Notre jeunesse* n'était peut-être pas d'une fidélité parfaite. Si vous relisez cette «note», vous verrez qu'au début il y parle des exagérations de Péguy et, comme nous le dirions dans le vocabulaire d'aujourd'hui, de la tendance de celui-ci à «mythifier», ou à «héroïciser», comme je le disais tout à l'heure. Dans sa jeunesse, comme on le voit par ses lettres de ce temps-là à Gide, il avait été agacé, au moment où il fréquentait le cercle de Pierre Louÿs, par Bernard Lazare, en qui il avait vu, non pas ce prophète de l'Ancien Testament magnifié par Péguy, mais un homme de lettres ironique, agressif, déplaisant. S'il a mis le doigt sur ce point au début de sa «note», c'était pour que le lecteur, à la fin de cette même «note», fît l'application, à propos de lui-même, de ce qu'il avait dit à propos de Bernard Lazare. Il sous-entendait : «Péguy m'a, moi aussi, héroïcisé.» Il faut avouer que ses explications nous semblent assez embarrassées et signifient à peu près : «Oui, bien sûr, s'il fallait absolument défendre la République, on s'y mettrait... Mais Péguy m'a transformé en volontaire de l'An II. Attendons tout de même que l'occasion se présente de montrer notre fougue républicaine...» Je caricature un peu ; mais il est évident que ce n'est pas de la même «famille» que Péguy.

Vous avez fait état du témoignage de Jacques Copeau. Celui-ci s'était en effet retiré pendant l'été 1910 à Gif, chez son ami Jean Croué, futur sociétaire de la Comédie-Française, avec qui il travaillait à l'adaptation théâtrale des *Frères Karamazov*, qu'ils signeront ensemble. Dans ses lettres à Gide, il parle de ses entrevues avec Péguy (il y en eut au moins deux), mais il reste discret sur les réflexions de celui-ci à propos de Michel Arnauld : sans doute les réservait-il pour de futures conversations. Il faut savoir que, dans le cercle de la NRF, on disait, et l'on allait jusqu'à répéter encore plus fort : «Marcel Drouin est paresseux, Marcel ne donne jamais d'articles», etc... S'il avait appris que l'effet de son grand article sur Péguy avait été si mitigé, il aurait été découragé. Je remarque d'ailleurs que Péguy était rarement content de ce qui s'écrivait sur lui, parce que nous allons retrouver la même réaction à propos de l'article de Jacques Rivière. Cela se comprend : lorsqu'un écrivain coïncide aussi totalement avec sa pensée et l'expression de sa pensée, toute traduc-

tion par autrui lui paraît inadéquate.

JEAN BASTAIRE

En ce qui concerne Jean Schlumberger, il a été, lui aussi, abonné d'assez bonne heure aux *Cahiers de la Quinzaine*, comme Gide et comme Drouin. Lui-même le dit dans ses souvenirs, *Éveils* : «J'étais un abonné de la première heure, c'est-à-dire un brave type.» Il a publié le 3 juin 1906, aux *Cahiers*, sous le titre de *Heureux qui comme Ulysse*, le premier état de ce qui devint en 1910 *L'Inquiète Paternité*, en assumant les frais d'impression, c'est-à-dire à compte d'auteur. Toujours dans *Éveils*, il raconte :

Il fallait être Péguy pour s'imaginer que chaque quinzaine il lançait un *Cahier* fait pour durer éternellement. «Vous entrez dans l'immortalité», m'avait-il dit après avoir publié mon *Heureux qui comme Ulysse...* Un peu estomaqué, je compris au bout de cinq secondes que sa prophétie ne se fondait pas sur mon mérite, mais sur celui de ses fameuses séries.

AUGUSTE ANGLÈS

Peut-être cette «prophétie» était-elle un trait d'humour...

JEAN BASTAIRE

Aux archives du Centre Péguy d'Orléans, il y a plusieurs lettres inédites de Schlumberger, en tant qu'animateur, cette fois, de *La NRF*.<sup>1</sup> La première, du 23 janvier 1910, nous donne sa réaction au *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Voici son couplet, après ceux de Gide et de Copeau :

Cher Péguy,

J'ai besoin de vous dire l'émotion avec laquelle j'achève votre *Jeanne d'Arc*, émotion d'ensemble, émotion de beauté. Jamais vous n'aviez atteint à la fraîcheur de la première scène entre Jeanne et Hauviette, jamais votre style ne s'était découvert d'aussi délicates ressources. Vous qui savez nous rendre sensible le dur labeur d'inventer sa pensée, de l'arracher hors de soi par efforts successifs, vous humiliez votre métier, vous purifiez votre passion, jusqu'à ce qu'elle puisse habiter le cœur d'une enfant ; et cette même langue logique et drue, qui nous demande souvent tension d'esprit et persévérance, vous avez su l'apprivoiser, la plier au bavardage de deux petites filles. Combien me plaît ce pathétique débat de l'héroïsme et du bon sens ; comme il va loin dans le secret de notre cœur et dans celui de notre race même ; comme il est nourri de ce que notre sol a de plus noble, et combien le parlé populaire s'y charge d'un puissant, d'un décent lyrisme ! J'ai suivi votre chemin de croix. Il n'en est pas de plus humain, de plus déblayé de prêtres et de pharisiens. Sainteté née de l'Église, mais déjà si dégagée d'elle ! Vrai christianisme, vraie attitude chrétienne ! Vous étiez inquiet de ce *Cahier* ; par contre-coup, vos amis l'attendaient avec appréhension. Les partis aiguisaient leurs griffes. Les voici déçus, je pense, et persuadés que rien ne leur appartient dans cette œuvre.

J'ai envoyé à Duchesne notre article et celui de Halévy. Deux jours après je trouvais,

1. Depuis le colloque de Cerisy, ces lettres ont été publiées par Jean-Pierre Cap dans son édition de *La Correspondance Péguy-Schlumberger (L'Amitié Charles Péguy, n° 5, janvier-mars 1979, pp. 42-60)*.

en rentrant chez moi, des cartes de Duchesne. Il est très regrettable que je l'aie manqué, mais sa visite prouve ses bonnes dispositions. Je lui ai donné hier un rendez-vous auquel il n'est pas venu. Sans doute est-il absent. Mais vous voyez qu'il n'y a pas à vous faire de mauvais sang.

Bien affectueusement à vous, mon cher Péguy,

Jean Schlumberger.

Je pense que cette lettre a dû faire plaisir à Péguy, et je note qu'elle formule une critique du style de celui-ci, très balancée et très pertinente, qui reprend d'ailleurs certains éléments de l'analyse de Drouin.

Deuxième document. Cette fois-ci, nous sautons un an et neuf mois, pour en arriver à la publication du *Porche*. Il s'agit d'une lettre, comme la première, à l'en-tête de *La NRF* :

Paris, le 24 octobre 1911.

Je ne puis me retenir, mon cher Péguy, de vous dire mon émotion. Il n'était pas facile de ne pas nous décevoir. La première *Jeanne d'Arc* s'élevait à un tel pathétique que nous étions prêts à trouver celle-ci moins belle. Vous nous laissez dans une sorte d'attente insatisfaite puisque vous ne nous avez montré *Jeanne d'Arc* que par allusions ; mais, dans la familiarité des saints et des saintes qui ornent ce *Porche*, nous attendons bien volontiers ; nous aimons cette piété hardie, confiante, sensée, et qui n'a pas, comme vous dites, froid aux yeux ; et nous aimons surtout une si neuve poésie, une poésie si généreuse, si dédaigneuse de nos petites économies à nous autres. Et nous penserons à vous chaque fois que nos enfants nous présenteront leurs cheveux à embrasser.

Votre :

Jean Schlumberger.

Je pense que cette lettre aussi a dû faire plaisir à Péguy, bien qu'elle s'exprime en termes plus généraux et qu'elle soit moins significative. Pour conclure, Schlumberger note, dans *Éveils*, que ses rapports avec Péguy ont toujours été «un peu réservés».

#### AUGUSTE ANGLÈS

Je trouve très belle sa lettre sur *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, elle est toute à son honneur et montre sa sensibilité, que sa modestie et sa pudeur ont trop souvent comprimée.

Quant à ce Duchesne, c'était un ancien camarade de Péguy à l'École Normale, qui était très riche et qui possédait en Normandie une propriété voisine du Val-Richer. Mais il était avec intransigeance du bord de la politique radicale, franc-maçonne, anti-cléricale. Quand il avait vu Péguy mettre «de l'eau bénite dans son pétrole» — comme disait Lavis — et publier le *Laudet*, il avait coupé les ponts, s'était désabonné et surtout avait menacé d'exiger le remboursement de ses prêts. Péguy avait prié Schlumberger, en tant que voisin de campagne, de s'entremettre, ce qu'il tenta, sans succès, je crois.

#### JEAN BASTAIRE

Bien qu'il ait transmis à ce Duchesne, pour l'amadouer, le grand article de Drouin de novembre 1909...

## AUGUSTE ANGLÈS

Je finis par ne plus savoir ce que j'ai lu dans *Éveils*, ou lu dans les notices que Schlumberger a placées en tête de chacun de ses textes dans ses *Œuvres complètes* et qui souvent ajoutent des renseignements et des anecdotes à ceux d'*Éveils*, ou enfin lui ai entendu raconter au cours des innombrables conversations que j'ai eues avec lui... Non seulement il était un abonné, mais — voyez la délicatesse de ces hommes —, pour aider Péguy, lui-même et d'autres membres de son groupe, à commencer par Gide, prenaient soin de s'adresser à la librairie des *Cabiers* pour leurs commandes de livres. Pour un cadeau de Nouvel An ou d'anniversaire à un enfant, il avait ainsi commandé la *Jeanne d'Arc* de Boutet de Montvel, et il ne fut pas peu surpris d'apprendre que le jeune destinataire avait reçu à la place celle de... Péguy ! Il se permit, tout de même, de signaler l'erreur au gérant des *Cabiers*, qui monta les cinq étages de la rue d'Assas pour apporter à la fois la bonne (ou mauvaise ?) *Jeanne d'Arc* et les excuses de la maison... Voilà qui illustre cette espèce de gêne dans les rapports, mais il faut ajouter qu'elle tenait aussi à la nature de Schlumberger. Mettez cela sur le compte du protestantisme si vous voulez — je n'en sais rien —, il n'était pas de rapports aisés, il avait certaines difficultés à communiquer. Il dit quelque part qu'il allait assez rarement aux *Cabiers*. N'empêche qu'à la NRF il était un partisan de Péguy, quelqu'un qui, par ses expériences antérieures, ses dévouements et ses allégeances, était du bord des *Cabiers* et qui pouvait servir de médiateur. En même temps, il n'était pas du tout un intime de Péguy (il n'était l'intime que de très peu de gens) et il n'avait même pas avec lui ce semblant de camaraderie, plus ou moins chaleureuse, dont se targuaient Copeau et Ghéon.

## JEAN BASTAIRE

En ce qui concerne Ghéon, j'ai deux textes de lui, en dehors de ses poèmes, dont il a consacré au moins un à Péguy. Le premier texte est une lettre qu'il a adressée au Studio franco-russe. Je ne sais trop ce qu'était ce «Studio franco-russe» dans les années 1930-31, mais il avait organisé, pour y discuter de Péguy, une réunion à laquelle participa entre autres le jeune Emmanuel Mounier. Ghéon, qui n'avait pu y venir, avait envoyé le récit de quelques souvenirs : «Notes sur Péguy». C'est un texte de dix pages, qui a été publié dans *Les Cabiers de la Quinzaine* de Marcel Péguy, je crois, en 1931, sixième cahier de la XXI<sup>e</sup> série, édité chez Desclée de Brouwer. Le second document a été publié dans les *Feuillets de l'Amitié Charles Péguy* n° 169 du 15 juin 1971. Ce sont des notes dont on nous dit : «Nous devons cette communication à M. Bernard Corre, petit-neveu d'Henri Ghéon. Ce texte est, paraît-il, déjà paru entre les deux guerres, mais M. Corre ignore dans quelle revue ou journal.» Je précise que ce n'est pas le même texte que le premier. Évidemment, les

souvenirs se recourent. Dans un cas comme dans l'autre, Ghéon tient essentiellement à nous dire que ce qu'il doit à Péguy, c'est le patriotisme, c'est la foi : c'est le grand couplet « Action Catholique » des années 30, qui a fait beaucoup de bien à Péguy, et un certain mal aussi, dans la mesure où il limitait son audience. Cela ne nous apprend pas grand'chose sur les rapports Ghéon-Péguy, cela nous apprend seulement quelque chose sur la dette de Ghéon à l'égard de Péguy après la mort de celui-ci. A travers ces documents, je crois avoir compris que Ghéon a entendu parler de Péguy aux alentours de 1910 par Schlumberger. Mais il en a aussi entendu parler par Gide, puisque celui-ci lui écrit qu'il lui a fait envoyer *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Il se trouve qu'à la même époque Ghéon, qui habite à Orsay, est le voisin de Péguy, qui à ce moment-là habite à Lozère, tous deux sur la ligne de Sceaux. Selon les souvenirs de Ghéon, Péguy vient le voir plusieurs fois, assez souvent même, se promène avec lui sur le plateau de Saclay. Voici un petit souvenir intéressant (débat du Studio franco-russe, p. 115) :

Nous prîmes contact. Nous échangeâmes quelques politesses. Des habitudes s'ensuivirent. Il vint parfois nous demander un œuf à la coque, le soir. Il s'était lié d'amitié, je ne sais trop comment, avec ma mère. Il avait le don de simplicité qui permet de sympathiser dans l'instant, d'entrer à fond dans une sympathie de quelque nature qu'elle soit. Je crois bien pouvoir affirmer qu'il était moins à l'aise avec moi qu'avec elle, moins confiant, moins expansif. La raison ? La littérature ne s'imposait pas entre eux.

Dans ce même texte de 1931, Ghéon dit qu'avant qu'on lui ait parlé de Péguy d'une façon louangeuse, donc avant 1910, il avait entendu parler des *Cahiers de la Quinzaine* ; peut-être en avait-il lu quelques-uns, ce qu'il ne dit pas ; en tous les cas, il avait une piètre opinion de cette équipe, qui ne correspondait pas à ce qui l'intéressait. Voici comment il résume l'opinion qu'il avait avant de fréquenter Péguy :

Quoi de commun entre Romain Rolland, Suarès, Benda, Péguy lui-même, sinon l'École normale et l'Université ? Mauvaise note. Nous étions des « artistes », pour ne pas dire des esthètes, et nous rapportions tout à l'art. Il ne nous semblait pas que l'art occupât une place majeure dans les préoccupations qui se faisaient jour aux *Cahiers*. Les humanistes, à les prendre pour tels, n'étaient-ils pas avant tout des humanitaires ? Or l'humanitarisme, qui avait touché certains d'entre nous, passait pour une maladie dont il importait de guérir. Surtout, je ne sais quoi de scolaire, de primaire nous semblait caractériser le milieu, les écrits, les hommes, jusqu'à la petite boutique sorbonnarde, ou anti-sorbonnarde, c'était la même chose pour nous. *Université, le mot disait tout*. Tous ces gens-là en sortaient, même les rebelles ; et rien n'en peut sortir de bon pour l'art. Des salivards, des pions, des pets-de-loup. Je ne faisais aucune différence entre Charles Péguy et Jean Jaurès. Je m'en accuse. C'est donc que je revenais de très loin lorsque je le découvris... (p. 114).

Je pense qu'à travers ces lignes, d'une manière un peu caricaturale, un peu simplifiée, Ghéon apporte un certain témoignage sur l'attitude du milieu NRF à l'égard du milieu *Cahiers de la Quinzaine*, sinon de l'homme et du créateur

Péguy.

Ghéon a écrit deux «notes» sur les œuvres de Péguy. A la fin de 1910, celle qu'il a consacrée à *Victor-Marie, comte Hugo*, et Auguste Anglès nous a expliqué que c'était par tactique qu'après Drouin venait Ghéon. Il a également consacré en 1913 — chose intéressante, étant donnée la date — un compte rendu à *La Tapisserie de Notre-Dame*. C'est le seul article, à ma connaissance, qui ait paru à *La NRF* sur Péguy en 1913. Je ne sais pas si Ghéon, à ce moment-là, évoluait déjà vers le christianisme, si c'est pour cette raison qu'il a choisi de rendre compte de la *Tapisserie*. Ce que je dirai en conclusion, c'est qu'au fond Péguy a eu sur Ghéon plus d'influence, a joui d'un plus grand prestige, après sa mort qu'avant. J'ajouterai que c'est d'un Péguy plutôt mythique, finalement, que parle Ghéon, un Péguy reconstruit par rapport à l'homme qu'il a connu. Le 8 juillet 1915, il lui dédie un poème, *Le dernier cahier de Péguy*, paru dans le recueil *Foi en la France*.

AUGUSTE ANGLÈS

Le Studio franco-russe, fondé en 1929, a été fort actif durant les années 1930, et à ses débats ont participé des hommes comme Nicolas Berdiaeff, Jacques Maritain, Stanislas Fumet, entre bien d'autres. Ces noms se retrouvent aux sommaires de la collection *Le Roseau d'Or*, publiée chez Plon.

JEAN BASTAIRE

Voilà, j'ai une date : la réunion au Studio franco-russe s'est tenue le 24 février 1931.

AUGUSTE ANGLÈS

Les témoignages de Ghéon sur Péguy sont en effet rétrospectifs. Pourquoi n'a-t-il découvert Péguy que relativement tard et grâce à leur voisinage ? C'est qu'il ne s'est installé à Orsay qu'à l'automne 1909. Auparavant, il exerçait la médecine à Bray-sur-Seine, sans trop d'enthousiasme. Il saisit une occasion de céder son cabinet à un confrère et vint habiter à Orsay avec sa mère. Nous avons parlé de ses marches à pied. Ajoutons que Péguy avait été très content des poèmes patriotiques qu'il publia en 1909 et en 1910 dans *La NRF*, et venons-en à cette attitude à l'égard de l'Université qu'il attribue à son groupe en 1930, c'est-à-dire vingt ans plus tard. La réalité avait été plus complexe. Par comparaison avec les malédictions rituelles jetées sur l'Université par les générations successives, je trouve que le groupe de la NRF aurait plutôt eu tendance à marquer une certaine sympathie aux universitaires, par estime pour Marcel Drouin tout de même, et puis parce que, à ses yeux, les universitaires de cette époque représentaient la probité, le dévouement mal récompensé à la tâche noble qu'était l'initiation à la culture. Rappelez-vous que Gide a répété je ne sais combien de fois qu'il aurait voulu être professeur — de

piano, certes... Ce respect pour l'enseignement se retrouve chez Schlumberger aussi. En revanche, quand Gide a versé des larmes de commisération sur le destin de Drouin, il a dit : «C'est le métier qui en a été responsable.» Mais si vous regardez les conditions d'abonnement à *La NRF*, vous découvrez un tarif de faveur pour «les membres du corps enseignant». Et puis, le père de Gide était tout de même un universitaire, juriste certes, mais enfin ! Et l'oncle Charles aussi, mais économiste. J'ai donc peur que le jugement de Ghéon ne soit entaché de ce que Bergson appelait «l'illusion de rétrospection».

#### DANIEL MOUTOTE

On pourrait peut-être dire un mot du caractère «aristocratique» — sans méchanceté — de *La NRF*, tandis que Péguy était plutôt du côté des instituteurs, et l'Université qu'il aimait était celle des instituteurs. Il aimait le primaire, le secondaire à la rigueur, mais il haïssait le supérieur.

#### AUGUSTE ANGLÈS

Oui, mais le mot «aristocratique» ne semble pas convenir à *La NRF* : disons que Gide avait un complexe à l'égard du populaire. Je reviens sur ce que j'ai à peine indiqué tout à l'heure : la «note» sur le livre d'Albert Thierry, *L'Homme en proie aux enfants*. Elle avait été confiée au jeune Pierre de Lanux, qui était alors le secrétaire de la revue. Et elle a irrité et Gide, et Copeau, et Marcel Drouin, parce qu'elle leur paraissait marquer je ne sais quelle condescendance à l'égard des enseignants. Ce n'est là qu'un exemple parmi bien d'autres qui montrent qu'ils ont eu une zone de tangence avec celle de Péguy. La réaction «artiste», il est vrai, s'est manifestée chez eux, mais j'ai peur que rétrospectivement Ghéon ne l'ait majorée par rapport à l'autre.

L'amitié de Péguy pour la mère de Ghéon, cela m'amuse. Je n'ai naturellement pas connu Mme Vangeon, non plus que son fils et sa fille, mais, telle que je l'aperçois à travers les lettres qui la décrivent, elle ne semble pas conforme au type de la mère selon Péguy ou Charles-Louis Philippe. Elle faisait peut-être très bien les œufs à la coque...

De la «note» sur *Victor-Marie, comte Hugo*, nous avons déjà parlé, mais distinguons entre les «notes» et les «chroniques». A partir de février 1912, dans la réorganisation de *La NRF* confiée à la direction de Copeau, furent créées, en plus des «notes», des «chroniques» de la littérature, du roman, de la poésie, du théâtre. Au début, au contraire, ils n'avaient pas voulu, et par la suite ils les abandonneront à nouveau. La «chronique» de la poésie était tenue par Henri Ghéon, et, si vous regardez celle du numéro du 1<sup>er</sup> août 1913, quelles sont les œuvres qu'il y passe en revue plus ou moins longuement ? *La Tapisserie de Notre-Dame* par Charles Péguy, *Alcools* par Guillaume Apollinaire, *La Page de la Vie* par Maurice Rostand, et plusieurs autres. C'est diffi-

cile de parler de tout cela à la suite ! (Il est vrai que c'est un éreintement pour le fils de Rostand...) Le ton de l'éloge de *La Tapisserie de Notre-Dame* me rappelle celui de la « note » sur *Victor-Marie, comte Hugo*, qui était aussi un éloge. Ghéon, qui d'habitude, quand il était louangeur, l'était de tout son cœur, semble ici faire un plaidoyer, une « apologie » pour Péguy poète. Si celui-ci avait donné son avis, je crois qu'il aurait peut-être dit la même chose que pour l'étude de Marcel Drouin. Et si l'on compare avec le long cri d'enthousiasme de Gide à propos du *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, on sent que c'est plusieurs degrés au-dessous.

#### JEAN BASTAIRE

Quand Copeau a-t-il entendu parler de Péguy ? Le premier document que je trouve est une lettre inédite de Gide à Péguy, du 13 décembre 1908, dans laquelle il lui dit : « Je vous décroche un nouvel abonné, et d'excellente qualité, c'est mon ami Jacques Copeau. » Cette lettre se trouve au Centre Péguy d'Orléans. Nous avons ensuite le couplet de Copeau sur le *Mystère de la Charité* : c'est une lettre enthousiaste du 13 février 1910, que nous avons publiée dans les *Feuillets* n° 44 de *l'Amitié Charles Péguy*, en mars 1955 :

[...] J'aurais voulu être des premiers qui saluèrent votre admirable *Jeanne d'Arc*. Je l'ai lue, mon cher Péguy. Et, si je ne puis aller vous voir bientôt, je vous écrirai dans six ou sept jours pour que vous sachiez bien ce que j'en pense. Aujourd'hui je dois me consacrer à *Chantecler* !... J'ai entamé déjà des pourparlers avec un journal quotidien pour y placer un article sur *Jeanne d'Arc*. Je ne sais si je réussirai. Et d'ailleurs, c'est une longue étude sur l'ensemble de votre œuvre que je voudrais écrire. Nous en parlerons. Je tâche, selon mon pouvoir, à vous amener de nombreux lecteurs. Si vous disposez d'un exemplaire de *Jeanne d'Arc*, envoyez-le moi. Je le ferai parvenir à un écrivain danois. [...]

#### AUGUSTE ANGLÈS

Sa femme Agnès était danoise et avait été l'étudiante du grand critique, de réputation européenne, Georges Brandès. Mais il doit s'agir ici d'un critique plus jeune, et dont le nom revient assez souvent dans ses correspondances, Christian Rimestad.

#### JEAN BASTAIRE

Dès le mois suivant, dans une lettre du 17 mars 1910, il demande à Péguy un important fragment de sa seconde *Jeanne d'Arc* pour *La NRF*. J'ai signalé tout à l'heure que, pendant l'été 1910, il se trouvait chez Jean Croué à Gif, et comme ce n'était pas loin de Lozère, il a rendu visite à Péguy. Nous en avons le récit, qui est bref, charmant, et nous donne un petit tableau de la famille Péguy. J'ai publié ce texte dans *La NRF* d'avril 1973 :

27 août 1910.

Hier soir, dîné chez Péguy à Lozère, avec toute la famille. On me reçoit avec une simplicité si vraie, si naturelle, si authentique, qu'elle pourrait ressembler à de l'indifférence. Absence complète de grimace. Mme Péguy est une grande jeune femme, d'une

austérité gracieuse, l'air un peu d'une garde-malade. Elle ressemble d'allure à sa mère, laquelle préside avec elle aux soins du ménage et à l'éducation des enfants. Trois enfants, deux garçons et une fille, douze, huit et neuf ans. L'aîné des garçons a une jolie figure fine et un peu nerveuse, des yeux aigus. Il est très vivant, très impressionnable et d'une grande curiosité d'intelligence. Sa nervosité se manifeste une ou deux fois dans son rire. Le second est très câlin, un peu mou, en pleine croissance. Péguy le prend sur ses genoux et l'embrasse de la tête aux pieds en lui disant des gentilleses. Tout respire ici une tendresse sérieuse, réfléchie. L'application au travail, le souci de bien faire ; l'accord. Quand nous arrivons, les enfants, sous les yeux de la mère, sont occupés à des travaux de modelage. Nous faisons une promenade et, en rentrant, nous trouvons la petite fille au piano et l'aîné des garçons étudiant le violon. Ils ont l'air content. La maison n'est pas en désordre, mais on y voit une absence complète de décorum. Péguy travaille dans une assez grande pièce un peu sombre, qui est le salon. La cheminée est encombrée de pots de confitures. Il a une petite table toute surchargée de livres, sur laquelle une toute petite place est réservée pour écrire. Nous ne sommes encore liés l'un à l'autre que par de la sympathie et par de la confiance. Mais il y a des points de contact certains dans la manière d'être, de se comporter dans la vie. Et sa bonne humeur me charme.

Voilà ce petit croquis, ce petit reportage sur la famille Péguy dû à Copeau. Je n'ai trouvé mention que d'une visite de Copeau à Péguy, tandis que Péguy a fait plusieurs visites à Copeau chez Croué, ce même été ; ils se sont vus aussi en promenade, comme avec Ghéon. Par la suite, on lit dans les lettres de Copeau à Péguy des rappels : «Alors, quand viendra-t-elle, cette seconde *Jeanne d'Arc* ? Quand en aurons-nous des extraits ?» En fait, Péguy ne l'écrivait pas encore en 1910. De son côté, il relance discrètement Copeau pour lui demander si cette étude sur lui va venir. En juillet 1911, il est question d'un article que Copeau pourrait écrire dans *La Grande Revue* et qui aurait un grand retentissement. Une fois de plus Copeau renouvelle sa promesse, mais en disant — est-ce un repli tactique ou est-ce sincère ? : «Oui, mais, vous savez, je veux faire quelque chose d'important, alors il faut que je relise toutes vos œuvres. Je manque de loisirs en ce moment.» On pourrait penser que devant ces atermoiements Péguy va se refroidir, eh bien ! non, il ne lui en tient pas rigueur. Malgré ce retard à écrire l'article désiré — article qui ne sera jamais écrit —, malgré la tempête déchaînée par l'affaire Variot, qui complique les relations entre Péguy et la NRF, malgré que Péguy se soit abstenu de donner un morceau du *Porche*, au printemps 1912 on voit celui-ci tutoyer Copeau, tandis que jusqu'à la fin Copeau le vouvoiera. Voilà qui ajoute un petit élément à mon impression — je ne dis pas à ma thèse — selon laquelle Péguy n'était pas derrière Variot. N'oublions pas que Variot avait provoqué Copeau en duel, et c'est peu après que Péguy se met à tutoyer Copeau. Y a-t-il là simple coïncidence ? La sympathie devient une camaraderie affectueuse de la part de Péguy, chose d'autant plus frappante qu'ils n'ont pas lutté ensemble au temps de l'Affaire Dreyfus. Dans une lettre du 31 août 1910, publiée récemment (*La NRF* d'avril 1971), Copeau dit très bien :

[...] Cher Péguy, à défaut de ces liens essentiels, dont vous parliez un jour, qui s'établissent entre compagnons d'un même âge, d'une même promotion, d'un même départ, je souhaite qu'avec notre maturité s'affermisse entre nous une sérieuse entente. Je sais sur quel fonds commun elle pourra reposer. Je la sentais aujourd'hui même, profondément, en relisant certaines pages de *Notre jeunesse*. Si diverses que soient nos voies, beaucoup de confiance de ma part, un peu de crédit de la vôtre suffisent à nous rapprocher dès maintenant. [...]

Nous savons la réaction péjorative de Gide à la parution, au printemps 1912, des *Saints Innocents* ; Copeau, lui, a une réaction enthousiaste. Il existe une petite lettre de lui, également publiée dans le numéro récent de *La NRF*, lettre du 9 mai 1912 :

Mon cher Péguy,

*Le Mystère des Saints Innocents* est une chose extraordinaire. Il faut aller toujours plus haut dans l'admiration qu'on a pour vous. Il faut monter toujours d'un cran. Je ne puis vous dire que cela : mon admiration. Je n'ai pas le temps d'écrire, mais je n'ai pas pu m'empêcher de vous écrire. [...]

Je vais encore faire un bond pour en arriver à l'époque du Vieux-Colombier. Il y a quelque chose d'important et que Péguy a ressenti, comme l'article de Drouin, avec émotion. En septembre 1913, Copeau, qui fonde le théâtre du Vieux-Colombier, inscrit Péguy à son programme pour une matinée poétique. Très touché, Péguy accepte. C'est en février 1914 qu'a lieu cette matinée, au cours de laquelle on lit de ses textes. En remerciement, le vendredi 13 février 1914, il écrit une jolie lettre, qu'on trouve dans les *Feuillets* n° 44 de *l'Amitié Charles Péguy* :

Mon cher Copeau,

On me dit de toutes parts que tu as été admirable. Je te remercie grandement et comme directeur et comme interprète. Veux-tu bien dire à Mme Bing et à Mme Albane combien je vous suis reconnaissant à tous. Par contre, vous me signerez un certificat sur papier timbré comme quoi je ne suis pas un auteur embêtant.

Ton dévoué :

Péguy.

A ce remerciement, Copeau répond à son tour, le 19 février, par une lettre inédite qui est au Centre Péguy d'Orléans :

Bien cher Péguy,

Je suis profondément heureux d'avoir pu vous servir dans la mesure de mes forces. J'ai fait bien peu. Je pourrai peut-être faire mieux quelque jour. Mon affectueux dévouement vous sera toujours acquis. N'en doutez jamais. Personne ne vous admire plus fortement que moi. Le commentaire d'*Ève*, paru l'autre jour dans le *Bulletin des professeurs catholiques*, a soulevé mon enthousiasme. Je sens à fond ce que vous dites là. Je voudrais aller vous voir, mais je ne peux pas, hélas ! [...]

Qu'est-ce que ce commentaire ? Au moment où *Ève* a paru, Péguy a pensé que la meilleure façon de présenter l'œuvre, c'était de s'en charger lui-même. Il a dicté à son fidèle allié Joseph Lotte un texte qu'il l'a laissé libre d'améliorer un peu, qui a été signé par Lotte sous le pseudonyme de Durel, et qui est

extrêmement précieux pour mieux comprendre, non seulement *Ève*, mais l'art poétique de Péguy. A ma connaissance, c'est peut-être le seul texte qui soit centré, qui n'offre pas de digression comme il y en a tant dans son œuvre. Il a été publié un mois ou deux après la parution d'*Ève*, dans le *Bulletin des professeurs catholiques*, avec des extraits du poème *La Résurrection des corps* et *Heureux ceux qui sont morts*. J'ai dit qu'il y avait eu une réaction extrêmement maigre, à *La NRF*, à *Ève*. Copeau est donc une exception lorsqu'il affirme : « Je sens à fond ce que vous dites là. » Il ne s'agit pas du texte même de l'œuvre, il s'agit du commentaire à celle-ci, mais comme ce commentaire est de l'auteur, il y a là une approbation très rare pour l'époque : les critiques favorables à *Ève* s'y comptent sur les doigts d'une seule main !

Je terminerai par un petit mot, qui rejoint la dernière lettre citée de Péguy à Copeau. Dans une conférence faite en 1934 par celui-ci à Orléans et ailleurs, il note ce souvenir qui me paraît intéressant :

M'ayant entendu lire quelques pages du *Mystère de la Charité*, Péguy me disait un jour : « Ce que j'aime quand tu me lis, c'est que tu n'as pas l'air de chercher à m'excuser. » (*Feuillets* n° 44 de *l'Amitié Charles Péguy*, p. 13).

#### AUGUSTE ANGLÈS

Seulement deux ou trois petits points, et d'abord ce projet d'une étude sur Péguy... Hélas ! hélas ! hélas ! semblables promesses furent faites en je ne sais combien d'occasions. Copeau devait toujours écrire de grands articles : sur Élémer Bourges, sur Porto-Riche, sur Henry Becque, sur son voyage à Moscou..., mais il se contentait de les parler : le groupe se lamentait sur les ajournements de Marcel Drouin, mais il en vint à déplorer presque autant ceux de Copeau. Je voudrais que la personnalité de celui-ci ressorte avec ses contradictions. D'une part, il a fait figure d'homme de la rigueur, par cette espèce de vocation de fondateur d'ordre qui s'est révélée plus tard, mais, d'un autre côté, c'était un homme d'une souplesse extraordinaire et qui a déplu à Gide au tout début de leurs rapports : quand on lit ses lettres, on est frappé de voir qu'il adopte le ton qui peut le mieux agréer à chacun de ses nombreux correspondants. Ce n'est pas de l'hypocrisie, mais une mobilisation dans l'instant, à laquelle peut succéder une mobilisation de sens contraire à un autre instant. Il faut donc tenir compte de cette complexité et de ce don de métamorphose.

Les visites de Copeau à Gif. Copeau fut immobilisé chez Croué par une foulure au pied, et il disait plaisamment que celui-ci était devenu un but de pèlerinage. Le tutoiement sans réciprocité : n'oubliez pas que nous sommes à une époque où la différence d'âge comptait ; je vous ai dit qu'entre Gide et les deux membres de son groupe les plus jeunes, c'est-à-dire Schlumberger et Copeau (ce dernier, benjamin des six, était son cadet de dix ans), il n'y a pas eu de tutoiement jusqu'à l'union sacrée de 1914. Copeau fait allusion au tu-

toisement de Péguy dans une lettre à Gide ou à un autre : «Péguy s'est mis à me tutoyer.» C'était le ton du vieux troupier envers le «bleu», qui continuait, lui, à vouvoyer son vétéran, pour montrer qu'il savait combien d'années les séparaient, et combien d'œuvres surtout. C'était une marque de déférence normale à l'époque, mais en même temps une habileté.

Les matinées poétiques du Vieux-Colombier. Le théâtre du Vieux-Colombier a offert dès ses débuts ces matinées poétiques, qui avaient lieu le samedi après-midi. C'est Ghéon qui en assumait la responsabilité et en avait établi le programme, sur lequel figurait Péguy pour une séance sur *Jeanne d'Arc*. Elles comportaient deux séries, une ancienne et une moderne (à partir de Baudelaire), d'une douzaine de séances chacune. Qu'il ait été décidé d'emblée d'en consacrer une à Péguy est méritoire pour l'époque. J'ai été frappé enfin par le dernier mot de Péguy cité par Copeau, parce qu'il confirme *a contrario* une impression dont je vous avais fait part tout à l'heure. Je vous avais dit que dans les articles, notes ou chroniques de Michel Arnauld et de Ghéon il m'avait semblé percevoir comme un ton de plaider, d'«apologie», à l'intention d'un public rétif. C'est à ce ton que devait penser Péguy lorsqu'il a félicité Copeau de ne pas chercher, lui au moins, à l'excuser.

#### JEAN BASTAIRE

A propos de Rivière, je me bornerai à deux points. Au cours de leurs multiples entretiens, Jacques Rivière et Alain-Fournier ont découvert Péguy. Rapidement, Fournier est devenu un intime de Péguy, à la fois de l'œuvre et de l'homme, au point d'être un de ses disciples les plus étroits, ce qui n'est pas le cas de Rivière. Mais enfin ils en parlaient souvent entre eux.

Nous arrivons à juin 1912 et à l'article sur *Le Mystère des Saints Innocents*. On sent qu'une fois de plus *La NRF* a fait un effort pour passer l'éponge : il y avait eu l'affaire Variot, il y avait eu l'histoire de *Clio* manquée, il fallait une compensation, il fallait que quelqu'un se dévoue. On a fait appel au jeune Jacques Rivière, et peut-être Fournier s'est-il entremis. Bien que le texte de Rivière soit bref, il passe comme article de sommaire et non comme «note» ou comme «chronique». Il existe une lettre du 7 mai 1912, dans laquelle Fournier dit à Péguy : «Il y aura dans *La NRF* une note de quelqu'un que vous aimez et qui n'est pas moi. Quelqu'un qui admire les *Innocents* plus encore que je ne l'espérais.» (*Feuillets* n° 174 de *l'Amitié Charles Péguy*, p. 15). Je me bornerai à relever un ou deux points. D'abord, des propos sur le style de Péguy qui me paraissent intéressants. Et puis, une certaine façon de définir la candeur, l'esprit d'enfance chez Péguy, et en même temps chez Rivière : c'est intéressant aussi. Mais voilà que le malheureux Rivière termine d'une manière, non seulement malencontreuse, mais qui reflète un malentendu total. Ce jeune homme — il a vingt-sept ans en 1913 — achève en disant à

peu près : « Pour nous qui avons vécu, cette candeur, cette innocence nous laissent sur notre faim ; dans la vie il n'y a pas que l'innocence, il n'y a pas que la candeur, il y a autre chose... » Il a, ou donne l'impression que Péguy ignore les abîmes du cœur humain. A peu près pendant la même période, à quelques mois près, Fournier écrit à Rivière qu'il a essayé de convaincre Péguy d'aller voir l'adaptation par Copeau des *Frères Karamazov*, et s'est attiré cette réponse : « Non, ces atrocités me répugnent » — comme si Dostoïevski, c'était un peu pathologique. J'imagine qu'associé peut-être à d'autres propos que lui aurait rapportés Fournier, ce jugement a poussé Rivière à se faire une idée de Péguy éternel adolescent et n'ayant pas beaucoup vécu, bon père de famille uniquement occupé de ses enfants. Ainsi se terminait l'article, d'une manière d'ailleurs gentille et respectueuse : ce n'était pas du tout insolent ou, si ce l'était, c'était involontairement. Mais cela tombait d'autant plus mal que Péguy comptait bien des années de plus et avait beaucoup souffert. Quant aux abîmes du cœur humain, voilà trois ans qu'il éprouvait pour une jeune femme une passion terrible et à laquelle il résistait désespérément. C'est même à ce moment qu'il décide d'aller à Chartres, précisément en juin 1912, qu'il y fait son premier pèlerinage parce qu'il n'en peut plus, parce qu'il est obsédé par cet amour. On imagine sa réaction quand il voit un brave petit jeune homme qui vient lui dire : « C'est charmant, mais si vous aviez un peu plus vécu, si vous saviez ce que c'est que la vie, il semble que vous seriez plus inquiet... » Dans une confidence dont je n'ai pas encore trouvé la référence, Péguy dit brutalement : « Il me prend pour un puceau ! » Il y a une lettre de Rivière à Gide, qui a été publiée dans le numéro spécial de *La NRF* consacré à Jacques Rivière en 1925, où le gentil jeune homme, quoique tout ébahi, se montre finalement très lucide, comme il l'a été si souvent :

Croyez-vous qu'il a été mécontent ? Il a dit : « Il me refuse d'un bout à l'autre tout ce à quoi je tiens. » Il trouve — c'est là où paraît le fond de son âme — que je ne le prends pas pour assez malin. Il prétend qu'il est comme la Bible, qu'il ne laisse rien en dehors de lui, qu'il ne méconnaît rien, qu'il n'ignore rien (ce qui ne l'empêche pas de dire de la sensualité : « Ne me parlez jamais de ça »). J'ai dit : injustice. Pourtant, en y réfléchissant bien, Péguy a raison d'être mécontent de cet article. Car en général, les gens de qui je parle, c'est en m'abandonnant à eux sans restriction, en en acceptant, au moins pour le temps où je parle d'eux, toutes les valeurs. Or Péguy a bien senti que je ne faisais pas cela avec lui, que je restais séparé, que mon admiration et même mon trouble n'allaient pas jusqu'à l'amour.

Autant dire qu'au bilan des relations NRF-Péguy, l'épisode ne s'inscrivait pas à l'actif.

Deuxième point, auquel j'ai déjà fait allusion, mais qui va me permettre de lire une lettre inédite. Dans l'enthousiasme, cette fois réel, suscité par la parution en avril 1914 de la *Note sur Monsieur Bergson* dans *La Grande Revue* et, peu après, en version plus complète, dans *Les Cahiers de la Quinzaine*, Rivière

écrit à Péguy la lettre suivante (elle est à Orléans, au Centre Péguy), du 14 mai 1914 :

Mon cher Péguy

(C'est vous-même qui jadis m'avez invité à vous appeler ainsi et j'ai plaisir à profiter de cette permission), Je ne peux m'empêcher de vous dire combien je trouve belle, profonde, importante, votre *Note sur Bergson*. C'est un des livres qui m'ont le plus ému depuis longtemps. Vous avez une façon qui n'est qu'à vous de retrouver la vérité tout près de nous, si près qu'on ne pensait pas à l'aller chercher. Tout ce que vous dites sur le sens des grandes philosophies, sur le tout petit point où gît leur importance, sur le fait que c'est toujours par une nouveauté de méthode qu'elles comptent, — ce sont là les premières remarques sérieuses qu'on ait jamais faites sur le rôle et la valeur de la philosophie en général. Tout ce que vous dites sur les intellectualistes du péché est d'une profondeur presque épouvantable. Et sur la rareté de l'amour ! Et sur l'importance des désentraves ! Et sur les idées qui naissent toutes faites ! Et sur la rencontre de la volonté et de la grâce ! Et sur la résolution de Descartes ! Et sur les durcissements de la raison ! Et sur la souplesse de la morale et de la logique ! Et la fin enfin, les deux dernières phrases ! Vous voyez, je ne puis qu'énumérer. Mais rien qu'énumérer est une joie pour moi. Il n'y a qu'un détail sur lequel je ne sois pas d'accord avec vous. C'est sur l'importance que vous attribuez à Platon. Je l'ai assez bien étudié jadis ; je tenais à sa disposition une admiration toute prête. Il n'a pas su se l'annexer. Sa pensée m'a paru vaine, sophistique, décevante. Je ne touche pas d'objet avec lui. Je ne vois dans son œuvre qu'une immense dispute de mots. Mais ceci est un autre point. Et j'ai trop de plaisir à ruminer toutes les vérités que je viens de recevoir de vous pour y insister en ce moment.

Je vous prie, mon cher Péguy, de croire à ma reconnaissance intellectuelle et à mon sincère attachement.

Il me semble que c'est une lettre qui part un peu plus du cœur, de l'esprit aussi, bien sûr, mais son ton enthousiaste me paraît un assez bon signe. Bien entendu, arrive le lendemain la demande en mariage de *La NRF* pour un texte de Péguy, qui sera la *Note conjointe*. Cette fois-ci, Jacques Rivière écrit en tant que secrétaire de *La NRF*, c'est une lettre à en-tête, alors que celle que je viens de vous lire était une lettre sans en-tête. Toutes deux sont inédites et déposées au Centre Péguy d'Orléans.

Mon cher Péguy,

Hier avait lieu chez Jean Schlumberger la réunion hebdomadaire du Comité de *La NRF*. Tout de suite la conversation est tombée sur votre *Bergson*, et j'ai eu le plaisir de constater que je n'étais pas seul à l'admirer. Tous ceux de nos amis qui l'avaient lu se sont rencontrés pour en faire l'éloge le plus enthousiaste. La conversation a fini par aboutir à un vœu que je suis chargé de vous faire connaître. Je sais que les négociations que nous avons entreprises il y a deux ans au sujet du *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* n'avaient pu réussir. Mais cet échec ne nous a pas ôté l'envie de publier quelque chose de vous. Et si nous n'avons pas pu nous arranger pour une œuvre aussi importante que le *Dialogue*, peut-être serait-ce plus facile aujourd'hui pour une œuvre de plus courte haleine. Nous savons que vous pensez à donner un ou deux articles du ton et de la dimension de votre *Note sur Bergson*. Voulez-vous nous en céder un pour publication dans notre revue ? En échange de cette collaboration, nous pourrions vous offrir une somme de *trois cents francs*. Ma lettre d'hier vous dit assez, mon cher Péguy, combien je fais de vœux pour vous voir accepter cette offre. Vous serez bien aimable de me donner

votre réponse bientôt, car je vais l'attendre avec une sincère impatience.

Je vous prie, mon cher Péguy, de croire à mon meilleur attachement.

L'affaire a lanterné un peu. Il est vrai que Péguy, comme cela lui arrivait souvent, s'est lancé dans un article qui, dans l'édition courante, occupe trois cents pages — et il est inachevé... Quelle dimension aurait-il eue ? Cela aurait fait, bien sûr, plus d'une ou deux livraisons de *La NRF*...

Pour terminer à la fois sur la question Rivière et sur l'ensemble, je dirai quelques mots d'Alain-Fournier et de *La NRF*. Rivière, sans aucun doute, épouse, représente l'esprit de *La NRF*. Par toutes ses fibres, il s'y sent à l'aise. Fournier, lui, par toutes ses fibres — cela n'est pas assez connu —, se sent le fils spirituel de Péguy, même sur le plan littéraire, il représente les *Cahiers* : je crois que cela ménage un éclairage assez important sur son attitude plus que réticente à l'égard de *La NRF* en général et de Gide en particulier. Je ne prétends pas qu'il épouse tous les mouvements d'humeur ou toutes les querelles de Péguy à l'égard de Gide et des autres : il a sa querelle personnelle avec Gide. Il y a un texte qu'Henri Massis était toujours fier de produire, extrait d'une lettre que Fournier lui avait envoyée, semble-t-il, en juillet 1914. Gide n'y est pas nommé, ni la NRF, mais il semble bien que ce milieu soit visé :

Que nous veulent ces gens qui mettent leur vertu à tout chérir en eux ? Il n'y a d'homme que celui qui choisit, qui décide de son choix, fût-ce arbitrairement, fût-ce injustement. On ne fait quelque chose de valable et de bon qu'à ce prix, en traçant, brutalement au besoin, une allée bien droite dans le jardin des hésitations. (Cité par Massis dans un article de *L'Opinion*, en juin 1919).

Or, l'expression «jardin des hésitations» est de Rivière, dans sa grande étude sur Gide, que très certainement Fournier vise ici avec, sinon Rivière lui-même, au moins le milieu de la NRF.

Cela me permet de conclure. On pourrait peut-être dire que sur trois points il y a des différences entre *La NRF* et les *Cahiers*. Premier point : aux *Cahiers*, il y a des gens du peuple, ou du moins des gens pauvres ; du côté de *La NRF*, ce ne sont pas uniquement des grands bourgeois, mais ce sont des riches, du moins Péguy, comme il l'a dit à Copeau, l'imagine, Copeau étant l'exception. Deuxième différence : il s'agit d'une opposition psychologique — et ici encore le couple Péguy-Fournier est symptomatique par rapport au couple Gide-Rivière. Péguy, c'est l'action, le choix, le tracé, «un chemin bien droit dans le jardin des hésitations» ; Gide et Rivière, c'est autre chose. Troisième et dernière différence : je ne dirai pas que du côté des *Cahiers*, de Péguy en tout cas, et d'Alain-Fournier aussi, c'est la foi chrétienne, du côté de *La NRF* c'est le dilettantisme. Ce n'est pas ce que je veux dire, je pense qu'il y a autant de foi à *La NRF*. Mais ce n'est pas la même, c'est la foi littéraire, ce qui n'empêche pas tel ou tel d'être croyant. Aux *Cahiers*, c'est la foi dans l'homme, une foi surnaturelle.

## AUGUSTE ANGLÈS

Il n'est pas sûr que Rivière ait dû être sollicité pour parler des *Saints Innocents*, et je crois plutôt que l'initiative est de lui, car Péguy était venu prendre un repas à son jeune foyer peu auparavant, et le mot «visite», sur lequel il joue, renvoie aussi bien à celle de l'homme qu'à celle de l'œuvre. Il est en revanche certain que la «promotion» de la «note» en article tendait à «honorer» Péguy.

Rivière recourt à une image de roman russe, celle de ces moines vagabonds que l'on retrouve chez Tolstoï et chez Dostoïevski, qui entrent et que l'on ne peut plus expulser parce qu'ils sont les mendiants de Dieu. Vous avez mentionné que Péguy avait refusé avec horreur d'aller voir l'adaptation théâtrale des *Frères Karamazov*. Il faut ajouter que Copeau profita de son article sur le *Dostoïevski* de Suarès, au début de 1912, pour réagir assez vivement au parti pris de Péguy pour les «jardins à la française». L'habillage par Rivière en style de roman russe de la visite de Péguy n'a pu que déplaire à celui-ci d'autant plus fortement. Quant à la fin de l'article, vous avez raison, Péguy a été outré de se voir pris pour un «puceau» : le mot a été repris dans sa vigueur par Copeau à Gide, et il est amusant qu'il ait été escamoté dans la lettre de Rivière à ce même Gide. Cette lettre, par ailleurs, corrobore des impressions dont je vous ai fait part : Péguy était rarement satisfait des articles, même élogieux, écrits sur lui ; il n'avait pas tort de deviner, sous l'admiration de Gide, de Drouin, de Ghéon et maintenant de Rivière, une réserve qui se muait en un plaidoyer destiné, non seulement au public, mais à ce qui demeurerait rétif en ces admirateurs eux-mêmes (et le dissentiment à propos de Dostoïevski m'incline à penser qu'il n'en serait pas allé autrement avec Copeau, si celui-ci s'était décidé à écrire son article).

Certains d'entre vous ont pu être surpris qu'à la fin le jeune Jacques Rivière paraisse négocier au nom de *La NRF*. C'est que Jacques Copeau, qui en restera nominalelement le directeur jusqu'à la guerre, a été en fait, et depuis au moins l'été 1913, accaparé par la préparation, puis par la direction du Vieux-Colombier. Le poids du secrétaire en est devenu plus important, bien qu'il restât sous la tutelle de Gide et de Schlumberger. Quant à ce «comité», rendu fameux par la première lettre de Gide à Proust, il n'a été créé qu'en mars 1914. Mais il ne faut attacher aucune importance à l'utilisation, ou non, du papier à en-tête.

Vous avez dû relever au passage avec amusement que *La NRF* avait relevé son tarif en faveur de Péguy. Il est vrai, comme vous l'avez dit, que les textes de celui-ci proliféraient au cours de leur gestation, et que ce peut être là une raison plausible de l'ajournement de la publication de la *Note conjointe* ; mais je ne peux me défendre de penser aussi que Péguy ne témoignait pas

d'un grand empressement à livrer sa copie à *La NRF*.

La sortie d'Alain-Fournier contre le «jardin des hésitations» prend plus de relief si on la replace dans son contexte. Henri Massis venait de faire la connaissance de Claudel, qui lui-même avait violemment réagi à la livraison de mars 1914 des *Caves du Vatican*, et il avait à son tour dénoncé Gide en un article non moins violent. Fournier, qui éprouvait à l'égard de Gide une antipathie que celui-ci lui rendait, se joint donc à une sorte de hallali. Et, malgré vos précautions, je suis troublé par son utilisation d'une expression employée par son ami et beau-frère Jacques Rivière...

J'en viens à vos conclusions, auxquelles je ne puis pas entièrement souscrire et dont je suis obligé de modifier au moins les termes. Dois-je répéter que quatre sur six des fondateurs de *La NRF* tiraient le diable par la queue, et que Gide n'a cessé d'ouvrir généreusement sa bourse et les pages de sa revue à de moins fortunés que lui ? Péguy serait-il, comme Léon Bloy, un «mendiant ingrat» ? Tous les collaborateurs de ses *Cahiers* et tous ses plus proches amis, comme le ménage Casimir-Périer, étaient-ils pauvres ? A cette opposition entre riches et pauvres, je préférerais substituer celle qu'il établissait lui-même entre esprit bourgeois et esprit peuple, bien qu'elle aussi me paraisse en grande partie mythique (verriez-vous Mme Simone en représentante de l'esprit peuple ?).

En second lieu, la halte — très prolongée, j'en conviens — au «jardin des hésitations» a-t-elle empêché Gide et ses amis de prendre des initiatives et de mener jusqu'à leur terme des entreprises, avec une décision et une ténacité que leurs adversaires n'ont pas manqué de trouver importunes ? «Passer outre» n'était-il pas une des consignes favorites de Gide ? Inversement, la démarche intellectuelle et stylistique de Péguy vous paraît-elle toujours suivre «un chemin bien droit» ? Je placerais plutôt la différence sur le terrain de l'opposition entre *une* action qui implique l'engagement d'une vie dans une seule direction et *des* actions, non moins vigoureuses parfois, mais plurielles, sans monolithisme.

Au lieu, enfin, de foi chrétienne et foi littéraire, je préférerais aussi proposer autre chose. Je rappelle d'abord que la tentation de la conversion a été un fantôme obsédant pour le groupe de la NRF pendant ces années d'avant-guerre, qu'à un moment ou à un autre elle a failli s'imposer à Gide, à Drouin, à Ghéon (qui se convertira pendant la guerre), à Rivière, et que les deux seuls à lui être réfractaires étaient Schlumberger et Copeau — oui, le Copeau de cette période, bien entendu, puisque après la guerre il se convertira lui aussi. Mais je pense que Gide n'a jamais saisi ce qu'était la foi, parce qu'il l'a toujours interprétée comme une fixation, un arrêt du développement — et c'est pour-

quoi devant elle il tournait bride à la dernière minute. Autrement dit, elle était pour lui de l'ordre du statique, alors que pour Péguy elle était de l'ordre du vivant : et voilà peut-être où gît leur irréductible incompatibilité.

*Nous poursuivons la publication,  
commencée dans les nos 59, 60 et 61 du BAAG,  
du JOURNAL INÉDIT de ROBERT LEVESQUE.*

**NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHÉRENTS  
DE BIEN VOULOIR S'ACQUITTER SANS RETARD  
DE LEURS COTISATIONS**